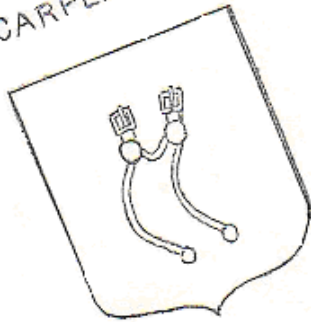
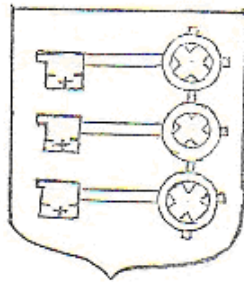


CARPENTRAS



AVIGNON



APT



*Chronique familiale
Depuis 350 Années*



TARASCON



ORANGE



NÎMES

Ce document retranscrit les mémoires de Madame Germaine Martial-Bernard, épouse de Théophile Marie Joseph René Mollet.

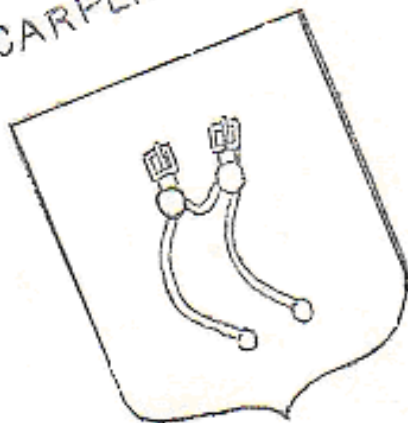
Il raconte les évènements de la branche Bernard depuis l'année 1620.

Il a été retranscrit le plus fidèlement possible, en tenant compte de sa lecture parfois difficile.

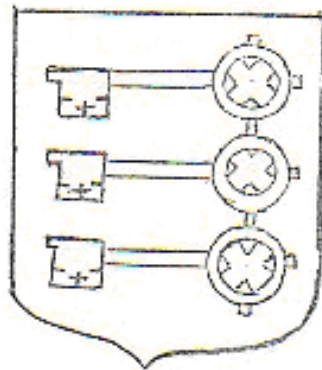
Ce document est copyrighté, il est destiné à une lecture personnelle, et ne saurait être diffusé ou reproduit d'aucune façon, entièrement ou partiellement (tous droits réservés) sans l'accord des petits-enfants (Famille Pierre Mollet) de Madame Germaine Martial-Bernard.

Il est accessible sur Internet pour les raisons précitées...

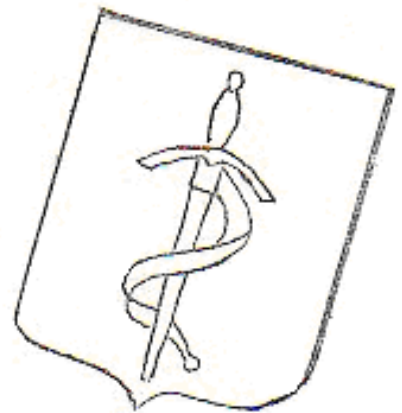
CARPENTRAS



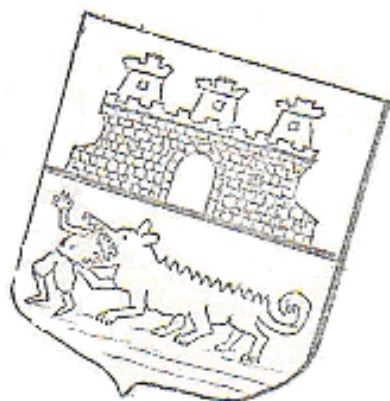
AVIGNON



APT



*Chronique familiale
Depuis 350 Années*



TARASCON

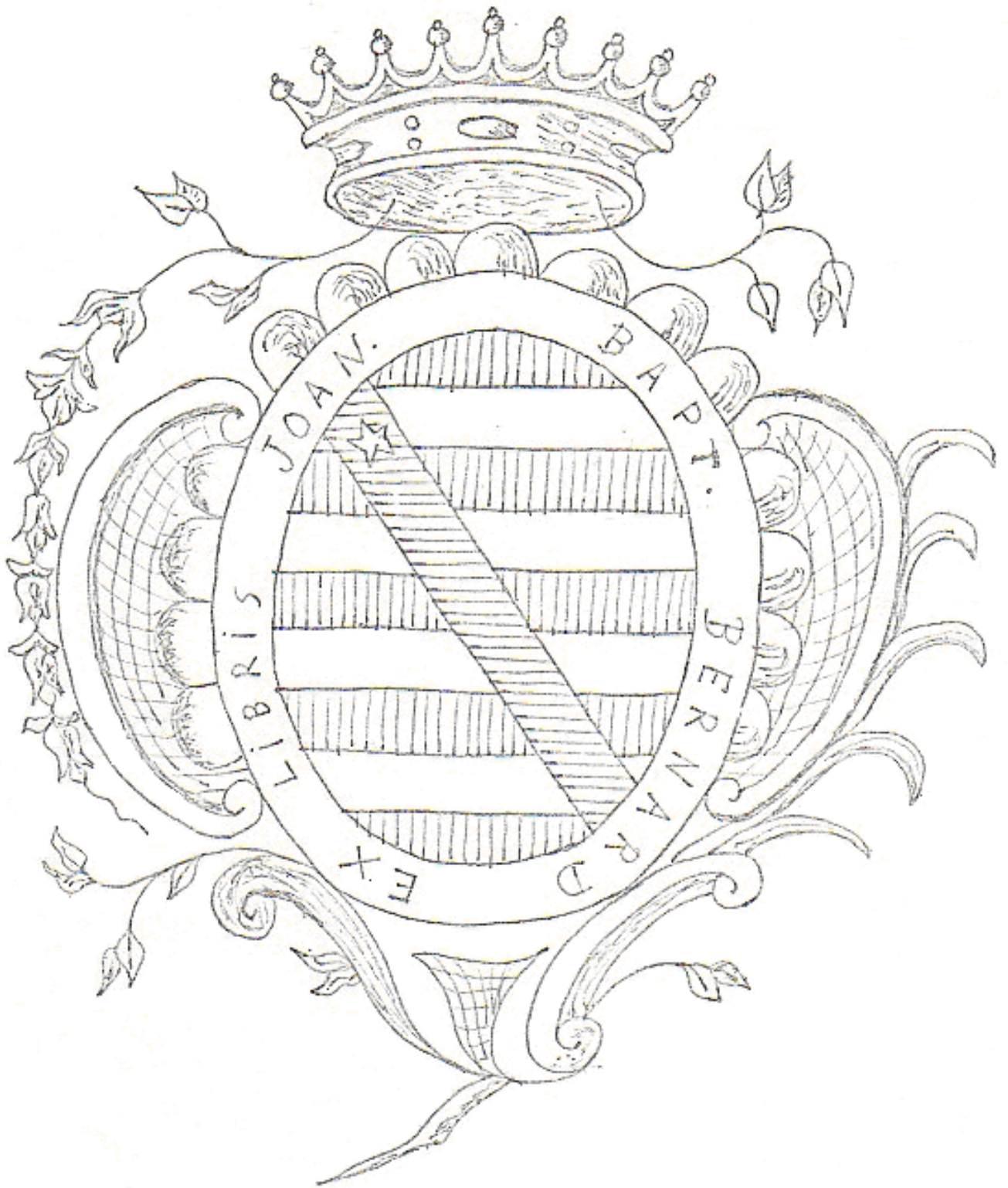


ORANGE

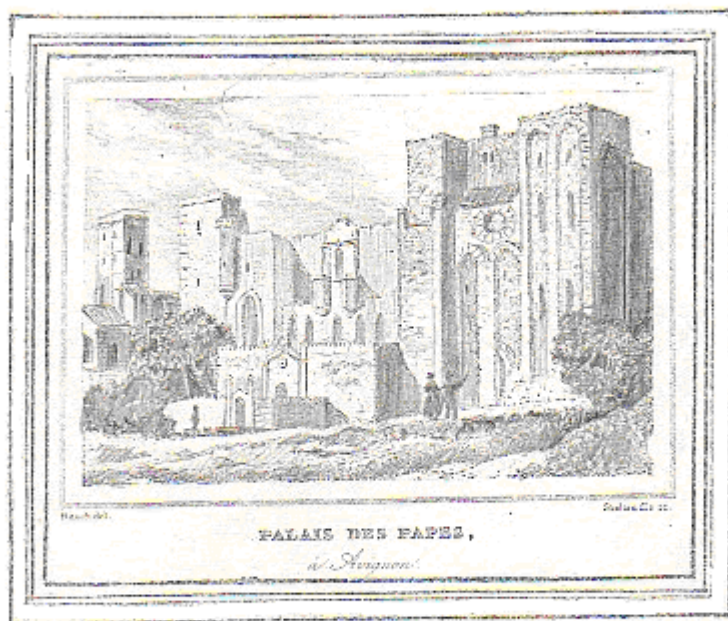


NIMES

Ex-libris de J-B Martial-Bernard



Dessiné par M^e Maurice Caillet



1620
1706
46

Dans l'ancienne France, alors que la ville d'Avignon appartenait au Pape, ainsi que le Comtat Venaissin, vivait à Mormoiron, petite ville de ce pays, vers 1620, un Nicolas Bernard qui y épousa Catherine Ripert. Ce ménage est, pour nous, le plus ancien anneau connu de la chaîne, qui, au cours de ces 349 ans a continué, s'allongeant sans cesse, jusqu'aujourd'hui, et dont les plus récents maillons, sont, en cette année 1969, mes arrière petits enfants.

Nicolas Bernard eut un fils, Joseph : 1654-1713, qui épousa Thérèse Bruny. Leur fils : Joseph François : 1691-1742, fut chirurgien à Mormoiron, et se maria avec Gabrielle Charlotte Dupuy.

Ils eurent une triple descendance : l'aîné, un fils Jean-Baptiste naquit dans ce même lieu, le 7 novembre 1718. Après lui, vint son frère, dont nous ignorons le nom et qui appartient, plus tard, à la Compagnie des Indes.

Et leur sœur, qui épousa, à Mormoiron où ils vivaient encore en 1752 un Monsieur Moine.

C'est Jean-Baptiste qui, étant notre ancêtre, nous intéresse plus particulièrement, et, de plus, ayant suivi une brillante carrière comme Chirurgien sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes. Il fit probablement ses études médicales en Provence, où il se maria le 10 octobre 1739 avec Anne Marie Richard, âgée de 31 ans, native de Carpentras ; mais ils continuèrent à résider à Mormoiron, où lors de son départ pour l'Asie ils habitaient encore.

Nous possédons une copie du « journal » qu'il écrivait à bord, durant ses voyages, sous la forme d'un volume au dos de maroquin rouge, orné de fers dorés datant probablement du début du XIXème siècle.

C'est peut-être mon arrière Grand Père, Jean Benoît, son petit fils, qui en fit reproduire le texte, d'après l'original, possédé aujourd'hui par notre jeune cousin Maurice Caillet, dont l'arrière Grand-Mère, madame Augier, était l'arrière arrière petite fille de celui que, dans la famille, et ce, depuis 182 ans, on continue encore à nommer :

Bernard de la Chine

Mais, avant d'exercer son métier de Chirurgien sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes, on l'avait vu se présenter comme volontaire aux armées, du côté de la Flandre, où il fit Campagne en qualité de Chirurgien ambulancier, en suivant les hôpitaux militaires. Il avait donné ses soins aux nombreux blessés durant les sièges de Tournai et de sa citadelle, après la bataille de Fontenoy, à la prise de Gand, et aux sièges de la ville d'Ostende, et de Newport.

C'est donc à l'âge de 28 ans qu'il quitte son cher Comtat Venaissin, sa famille, ses amis, en 1746, pour son premier voyage.



Avant de commencer son récit, il le dédie à Dieu

Ad majorem Deigloriam

« Les réflexions que je fis, il y a dix ans, sur un passage qui était d'un bon auteur : « Celui qui n'est jamais sorti de son pays est comparable à un homme qui a une « belle bibliothèque », et n'a lu qu'une page de l'un de ses livres. » Cela, joint à la « curiosité ainsi qu'à l'ambition commune à tous les hommes, je me déterminai à m'expatrier, pour un temps.

Et, continuant d'écrire, il explique pourquoi !

« Les motifs qui m'ont poussé à faire cette relation sont, simplement, l'idée de ne pas oublier les événements de notre navigation, et, en conséquence, je me suis proposé d'écrire succinctement les choses les plus remarquables.

Après cette introduction, il entre dans le vif du sujet en commençant son journal :

« J'avais un frère de mon Père, qui était, ci devant, officier dans le régiment de Brie, et, alors, Major des troupes de la Compagnie des Indes au port de L'Orient, en Bretagne, qui nous avait souvent parlé de la mer, et mandé plusieurs fois de l'aller voir. Je me disposai d'aller le trouver, en passant par Paris, où je fus quelques jours, et, de là, pour Orléans, pour m'embarquer sur la rivière Loire, dans un bateau qu'on appelle Cabane, parce qu'il est couvert de planches, qui forment un toit, pour abriter du soleil et de la pluie. Tous les soirs, l'on descend à terre dans quelque ville ou village, pour coucher dans les auberges. Les cottes de cette rivière sont ornées de vignobles, de villes, de châteaux et de plaines, charmantes. La dépense du voyage est modique, soit pour l'embarquement, soit pour les provisions de bouche. Après cinq jours de navigation, nous arrivâmes à Nantes, d'où je me rendis par terre à L'Orient, à 30 lieues. La Compagnie des Indes y armait alors une escadre de cinq

vaisseaux pour envoyer aux Indes Orientales, dont le commandement fut confié à Monsieur Alain Dordelin, qui montait le « Centaure » de 70 canons et 650 hommes d'équipage, sur lequel je fus placé en qualité de second chirurgien : il y en avait encore trois autres, pour le service des malades. Le 10 janvier 1746, nous appareillâmes de la rade de Permarée... et trois vaisseaux du Roi firent route avec nous, jusqu'au cap Finistère, où nous rencontrâmes un navire Anglais, appelé l'Anson, notre vaisseau... l'attaqua, le battit, et le fit amener son pavillon, après qu'il eût perdu beaucoup de monde.

« L'équipage en fut divisé, sur notre escadre, et après trois jours, le vaisseau du Roi, le « Sérieux » le reprit, pour le mener en France... L'Anson avait été séparé de son escadre anglaise de 12 vaisseaux, qui nous attendaient, mais, grâce au coup de vent du Sud-ouest, nous évitâmes la griffe anglaise !... Comme notre prise était fort endommagée, l'on y mit le feu, à l'entrée de la nuit, ce qui fut un spectacle curieux, durant quelques minutes... Nous relâchâmes au Brésil, puis un mois à l'Île Grande, doublâmes le Cap de Bonne Espérance, pour nous rendre à l'Île de France, et l'on nous dépêcha, pour nous envoyer aux Indes, aux ordres de Monsieur de la Bourdonnais, qui commandait l'Escadre, sur « l'Actuelle »... Il battit l'Escadre anglaise... et fit ensuite le siège de Madras, qu'il leur enleva en septembre 1746... En novembre, un ouragan des plus furieux s'éleva, où trois de nos navires périrent. L'Achille fut démonté de toute part et Monsieur de la Bourdonnais, une fois qu'il eût été réparé, repartit, pour se rendre aux îles de son gouverneur : Îles de France et de Bourbon... Le Centaure, le Mars et le Brillant essuyèrent cet orage en rade de Pondichéry. Monsieur Dupleix donna le commandement de l'Escadre à Monsieur Dordelin composée avec Le Centaure, Le Mars, Le Brillant, Le Saint Louis, et la Princesse Emilie.

Cette Escadre eût, durant de longs mois, à lutter contre les forces navales anglaises, et, jusqu'au 5 mars 1749, où elle prit le chemin du retour, elle sillonna sans répit les flots, depuis la Côte de Malabar, Mahé, Sumatra, Goa, où le Commandant Dordelin mourut.

« Il se déclara sur notre vaisseau, la maladie scorbutique, qui était suivie d'hydropisie mortelle, et nous débarquâmes fin de juin à l'Île de France, où environ 200 malades furent mis à l'hôpital que la Compagnie avait dans cette Île. Durant cette traversée, nous perdîmes 140 hommes... Nous fîmes relâche dans cette Île jusqu'en novembre 1749. Mais le 19 janvier 1750 nous eûmes le malheur de faire naufrage au Cap des Aiguilles sur des rochers sous l'eau... Mais les bords escarpés rendaient le débarquement difficile, et il y eût des morts et des blessés.

Ce n'est que grâce à des Portugais et des Hollandais qu'une partie de l'équipage pût se diriger vers le Cap, et, au milieu d'une nature déserte et hostile à demi morts de faim et de soif, atteindre cette ville au bout de 9 jours. Ils embarquèrent sur un navire hollandais, le *Nieuwstad*, de la Compagnie des Indes de ce pays, qui arriva à Amsterdam le 26 juin 1750. De là Jean Baptiste revint à Paris où il retrouva, venant aussi régler leurs affaires à la Compagnie des Indes, des camarades, qui avaient aussi échappé à tant de dangers.

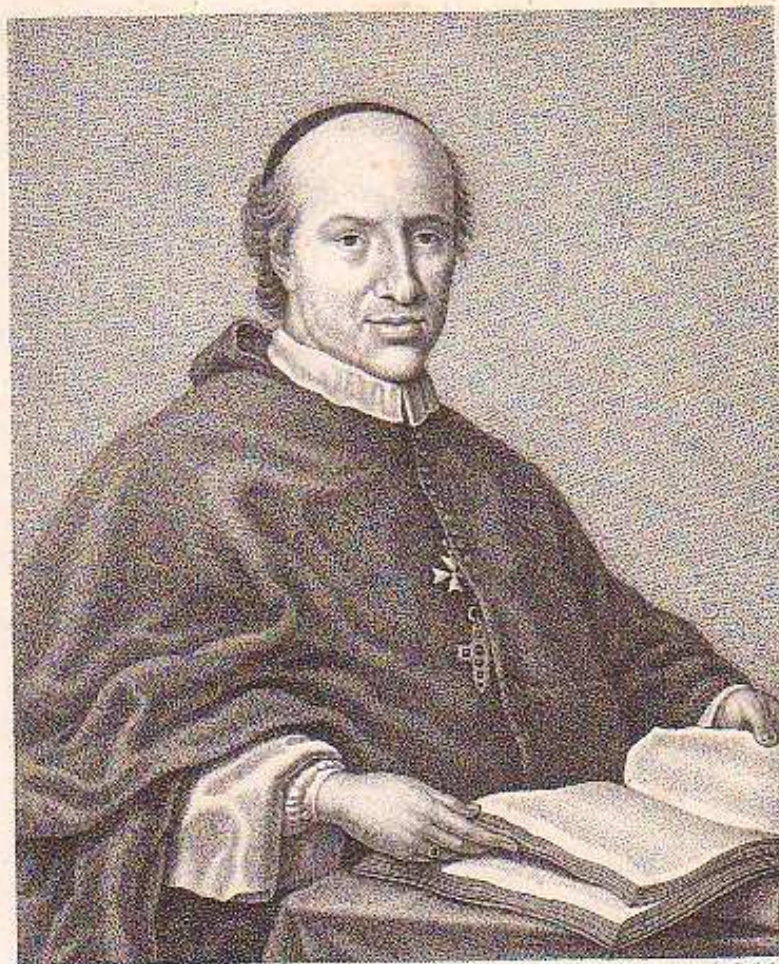
« Je restai un an à Paris pour y étudier ma profession, au bout duquel je partis pour me rendre au Comtat, qui est ma patrie. »

Combien de fois, durant les 1607 jours de ce redoutable voyage la pensée de Bernard de la Chine se porta-t-elle vers le Comtat, sa Patrie ?... Aux rares heures où les charges de son métier, parmi tant de blessés et de malades qu'il tentait d'arracher à la mort, les tempêtes, la dure vie matérielle à bord du *Centaure*, les abordages tragiques, les sièges, les batailles, le naufrage, il évoquait ses souvenirs, dans son journal, comme un oasis de paix, par ces lignes sur sa lointaine Provence.

« Ma ville de Carpentras est Capitale du Comtat Venaissin sur la rivière d'Avignon, où est le pont de Notre Dame de Santé qui la traverse. Elle est le siège d'un évêque suffragant d'Avignon, et d'un Prince électif, qui porte le nom de Recteur, un juge ordinaire du bureau des financiers. Il y a des communautés de Religieux et Religieuses ; les Jésuites y ont un collège et un séminaire. Les Jacobins ont le tribunal de l'Inquisition, et les Juifs, une synagogue et une juiverie, qui les renferme tous. Cette ville a deux foires franches qui ne durent cependant que huit jours chacune, qui sont le jour de Saint Mathieu et le jour de Saint Siffrein, les 27 septembre et 27 novembre et aussi un très beau marché tous les vendredis de chaque semaine. Elle a de beaux murs, qui sont percés de quatre portes. Les dehors de la ville sont ornés de belles promenades d'où l'on voit d'un côté le bel aqueduc de 47 arches qui conduit les eaux des fontaines dont la ville est assez bien garnie, et, de l'autre, un très grand Hôtel-Dieu, fondé et construit depuis peu par Dom Malachie d'Inguimbert, archevêque et évêque de Carpentras, qui est mort n'ayant pas eu le temps de finir cet édifice. »



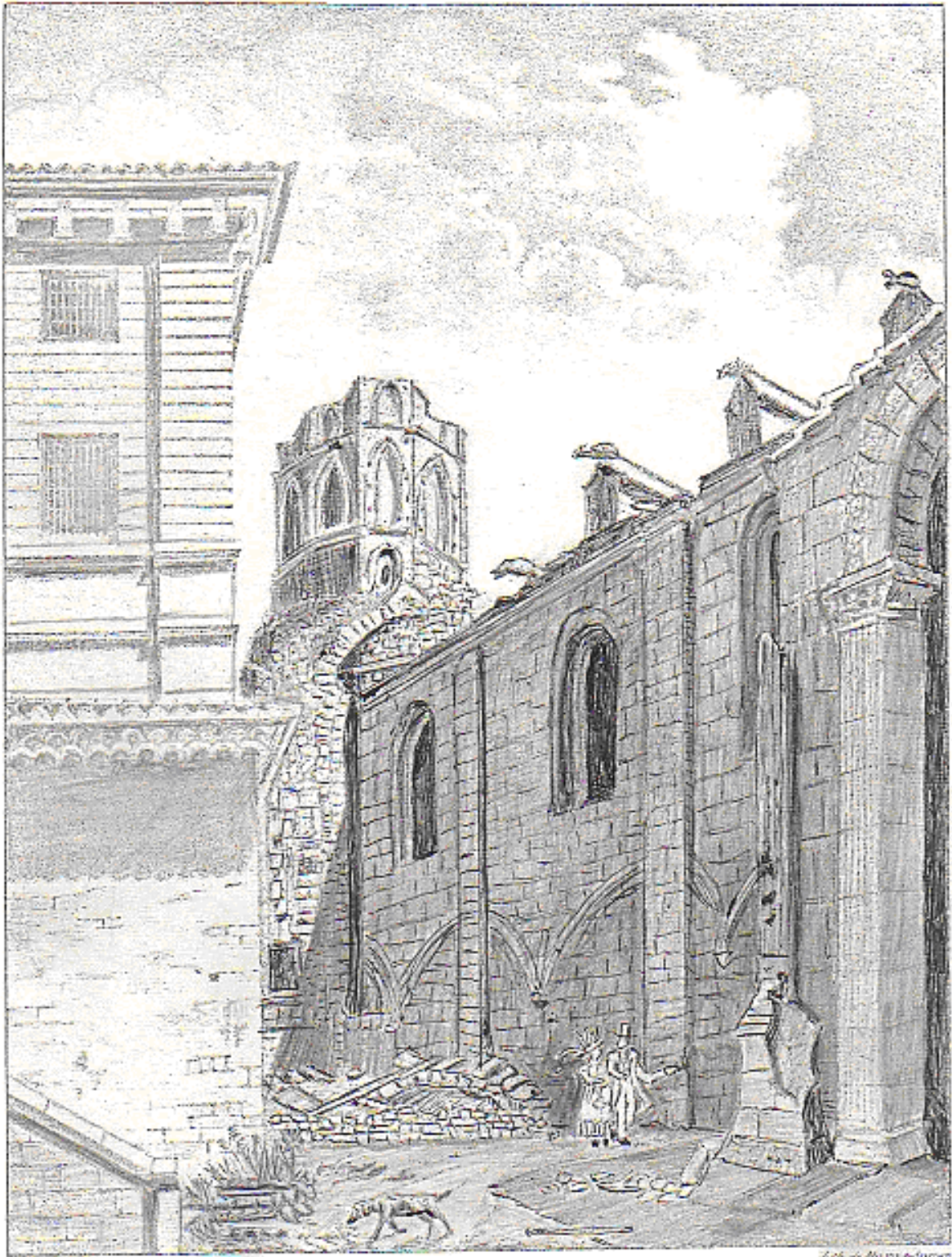
1746-1750
Premier Voyage
sur le CENTAURE



MALACHIE D'INGUIBERT

EVÊQUE DE CARPENTRAS

Dédié à M. l'Abbé de S. Veran. par M. Olivier Delatour



**VUE D'UNE PARTIE DE LA CATHÉDRALE DE CARPENTRAS
par un côté de
L'ARC DE TRIOMPHE ANTIQUE**

Au retour de ce premier voyage, Jean Baptiste demeura comme il nous l'a dit, un an dans la capitale, afin de se perfectionner dans son métier de Chirurgien, puis, en juin 1751, il regagna la Provence, en partant par la Bourgogne.

« Je séjournai à Carpentras et aux environs, pour arranger mes petites affaires de famille ».

Il est dommage, pour notre récit, que dans les lignes qui parlent assez brièvement de son pays, il ne donne aucun détail sur sa famille, lorsqu'il venait la retrouver après tant d'années d'absence.



CARPENTRAS

A ce « congé », il demeura très peu de temps près des siens, puisque, dès la mi-septembre, il fut rappelé à L'Orient, et commença alors son second voyage.



Ré ouvrons donc le « journal », repris par Jean Baptiste, lors de ce nouveau départ, qui succédait si rapidement à cette longue absence.

Le séjour d'un an, durant lequel le chirurgien avait acquis une science plus approfondie de sa profession n'était peut être pas étranger à la rapide reprise de son service sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes.

« Mon oncle, Monsieur Bernard, commandant des troupes de la Compagnie des Indes, à L'Orient, en Basse Bretagne, me manda à nouveau, de me rendre chez lui à la Toussaint, pour embarquer en qualité de Chirurgien Major, sur le vaisseau « La Baleine », pour aller en Chine. Le 16 septembre 1751, je commençai donc mon voyage, et fus d'abord, coucher à Avignon. Je me rendis ensuite à Bordeaux, espérant durant huit jours, une occasion d'embarquement. Je me détermine à passer sur une embarcation Bretonne qu'on appelle cache marée, venue vendre ici une cargaison de sardines fraîches. C'est, proprement parlé, une grande chaloupe... Nous appareillâmes, et le 9 octobre, levâmes l'ancre et entrâmes en Gironde, y voyant, au bec d'Ambez, la Tour de Cordouan d'où l'on allume des feux pour éclairer les vaisseaux qui arrivent la nuit... Mais, en pleine mer, la barque prenait beaucoup d'eau, avec de la pluie et des vagues très grosses par un vent furieux, dans les voiles triangulaires.

« Aussi, nous dûmes relâcher aux Sables d'Olonne... puis à l'Île d'Yeu le 11 octobre... Le vent, la pluie et la mer en furie se calmèrent et, enfin, nous arrivâmes, épuisés, à l'embouchure de la rivière de Vannes, ville de la Bretagne, puis je chargeai mes effets dans une gabarre, et gagnai Auray par terre. Dans cette ville, il y a toute l'année des pèlerinages à la basilique, et, le jour de la Sainte Anne, une foire considérable en croix, chapelets, médailles, dès à coudre d'argent et d'or... Je fus enchanté de voir cet endroit et les trésors de Sainte Anne, ainsi que ses reliques, pour lesquels les pèlerins ont une grande dévotion. Je fis dire une messe à la Basilique, puis je dînai à l'auberge et fus coucher à Hennebont.

L'Orient, le 23 octobre 1751.

« Monsieur Bernard, mon oncle, officier des troupes, qui m'avait mandé, de la part du Directeur, de me rendre chez lui, à L'Orient, était parti depuis quelques jours pour Paris, pour les affaires de la Compagnie. Je trouvai les instructions par écrit, qu'il m'avait laissées chez lui : table, lit, logement, et son domestique pour me servir.

« Le 17 octobre, avant le prochain départ des vaisseaux, le Te Deum fut chanté, les troupes firent 3 charges de mousquetaire et tirèrent un salut royal d'artillerie de 21 coups de canon. La ville de L'Orient, vers l'an 1720, devint célèbre par les fameux magasins de la Compagnie des Indes, qui font depuis ce temps, tous les ans, la vente des marchandises des Indes, de la Chine et d'ailleurs. Elle entretient dans son parc une salle de spectacle pour la Comédie Française. Les anglais avaient fait le siège de L'Orient en 1746, mais s'en retournèrent, ayant perdu beaucoup dans cette affaire.

« La navigation de la Compagnie des Indes est la première du Royaume, après la Marine du Roi. Elle envoie tous les ans, 15 ou 18 gros vaisseaux dans ses comptoirs, qui sont à Gorée, au Sénégal, où l'on trouve de la gomme arabique, la poudre d'or, les noirs esclaves, des perruches, des perroquets ; aux Iles de France et de Bourbon, d'où l'on tire le café et le coton ; de l'Ile de Madagascar d'où l'on tire beaucoup de riz, de bœufs, de volailles ; de Pondichéry, et Karikal, des toiles de coton peintes, des mouchoirs, des toiles ; du Bengale, d'où l'on tire de belles mousselines ; du Mahé où l'on tire le poivre. De la Chine, on tire le thé, la porcelaine, la rhubarbe, le musc, le mercure, et de l'or. La Compagnie entretient aussi 10 vaisseaux de guerre, tous au-delà de 64 canons. La dépense qu'elle fait dans son port de L'Orient, et dans les Colonies est au-delà de ce qu'on peut croire pour l'entretien des vaisseaux, des fortifications, des hôpitaux, des bureaux, des églises et autres édifices, les salaires payés aux Directeurs, aux employés, navigateurs, et à ses troupes, qui sont de dix mille hommes. Il faut que son commerce soit considérable pour subvenir à tant de frais, et donner profit aux actionnaires. A la seconde visite que j'eus l'honneur de faire au Directeur commandant le port, il me fit la grâce de me confirmer qu'il m'avait nommé Chirurgien Major sur le vaisseau « La Baleine », pour aller en Chine.

« Je travaillai, en conséquence, à faire mes coffres de médicaments, dans l'apothicairerie de la Compagnie.

Le vendredi 17 décembre 1751, nous appareillâmes de la rade de Penmanée à 1 heure de l'après-midi par vent de Nord-est, avec la Baleine, le Mahault et le Bourbon. Nous nous séparâmes dans la nuit, et chacun fit sa route suivant sa destination.

Nous ne l'accompagnerons pas dans sa navigation, qui fut moins périlleuse que celle de son premier voyage, mais nous lisons cette lettre qu'il adressa, de Canton, à sa sœur, Madame Moine, qui donnera une idée de son style imagé, décrivant pittoresquement ce pays, si fabuleusement lointain, alors :

A Mademoiselle
Mademoiselle Bernard Moine
Proche la place
Par Arignon
A Mormoiron
Canton en Chine

Ma très chère sœur

Le 11^e 9^{bre} 1752

« La lettre que vous m'avez adressée à l'Orient, m'est parvenue en ce País par les derniers vaisseaux qui ont partis de France ; Elle m'apprend la Naissance d'une fille, qui fait l'augmentation de votre famille, sur laquelle je prie le Seigneur qu'il répande sa Sainte Bénédiction.

« Je reçois en même temps, avec plaisir, les Compliments que vous me faites de la part de nos parens et amis.

« Je suis charmé aussi d'apprendre le bon état de leur santé. Assurés les tous de la continuation de mon amitié.

« Nos traversées ont été assez heureuses sans perdre de monde ; nous avons relâché, en venant ici, au Brésil, de là aux Isles de France et de Bourbon, ensuite à l'Isle de Java, dans les Détroits de la sonde et de Rancas, et, finalement à la Chine, où nous sommes depuis trois mois.

« Ce País est très beau, très étendu et communique par mer et par terre avec toutes les Nations du Monde. On y vit fort bien : le Buffle et la Volaille y sont communs. Le mouton y est un peu rare, mais fort cher, le gibier y est abondant et on le prend tout au filet, dans les bois. Le poisson bien bon, les fruits de l'Inde y sont pour rien. Ceux qu'on estime le plus sont ceux qui nous sont communs en Europe : comme Pommes, Noix, Châtaignes, Oranges, etc. Le climat y est tempéré et commence à présent à y faire froid comme chez nous, mais l'hiver n'est jamais si rude, ni si long, et il y gèle très peu, le reste de l'année est très chaud.

« Parmi le peuple, il y en a de bons et de mauvais, et, communément, il est industrieux, adroit et très au fait du Commerce. L'ouvrage qui sort de leurs mains est parfait pour la beauté.

« La Ville de Canton est située sur le bord du fleuve, le Tigre, où sont mouillés nos vaisseaux. Elle est très grande, bien peuplée, et conjointe à la ville Tartare, qui la domine par plusieurs forts, les deux villes sont séparées par un mur mitoyen, qui est gardé par les Tartares, ainsi que les portes.

« Le sexe y est fort beau, mais on ne le voit pas couramment, parce qu'il est renfermé dans le Sérail, où bien dans les Champan, qui sont des bateaux stables sur la rivière.

« La ville de Nanquin est très considérable, et fournit aux Européens quantité de beaux ouvrages par le moyen du même fleuve.

Péquin est la capitale de l'Empire, et le siège de l'Empereur de la Chine, qui est Roy des Tartares : Les états sont très considérables, puisqu'il entretient 12 cent mille hommes à la solde, en temps de Paix.

« Je ne prétends pas, par plus de détails, vous faire la Description de la Chine. Elle est, sans contredit, beaucoup plus étendue, mais il faut vous amuser et dire quelque chose en passant, des País qui sont chez nous inconnus, surtout pour ceux qui n'ont pas de Bibliothèque.

« J'ay reçu également quelques lettres de mes amis de L'Orient, qui me mandent que notre oncle est toujours à Paris – qu'on est à son sujet toujours dans la crainte et l'espérance. Pour moi je crains de ne plus le revoir.

« Les voyages de la Chine ont été, de tous temps, recherchés, parmi les Marins, et regardés comme des voyages [...] Effectivement, on y a fait de grands coups, même il n'y a pas deux ans. L'année dernière, on n'a fait aucun profit sur les marchandises de l'Europe, et à présent, on prend la moitié de son principal, et beaucoup de peine pour s'en défaire.

« Le grand nombre de Vaisseaux qu'il y a cette année, de toutes les Nations Européennes : Mores, Arméniens etc. joint à une disette qui vient de passer pour le Riz, qui est le pain commun des Chinois, font que leurs marchandises sont plus chères qu'à l'ordinaire, et que nous ne pouvons vendre les nôtres. En un mot, c'est ici comme ailleurs : on n'en veut qu'à l'argent, surtout dans ces circonstances, et j'ose assurer avec vérité que depuis que les Français, viennent dans le País, on ne s'est pas encore trouvé dans le cas où nous sommes.

« Je perdrais plus de deux mille livres à mon particulier sur mes pacotilles dont je n'ay pu trouver encore la défaire. J'avais honnêtement de quoy faire un joli voyage, si les choses avaient continué comme auparavant. Enfin, Dieu aidant, je pourrai peut être m'indemniser au retour, soit aux Isles ou ailleurs, mais non pas sans peine, car nous craignons plus la Griffé des Maltôtiers que celle de l'Espervier.

« Deux de nos vaisseaux, qui font voile au premier jour sont porteurs de ma Lettre. Nous partirons d'ici à la Noël prochain pour nous rendre en France à la fin du mois de juillet ou d'août 1754.

« J'embrasse tendrement mon beau frère Moine et mes neveux et nièces, et je souhaite que la présente vous trouve en aussi bonne santé qu'à toujours été la mienne Grâces au Seigneur.

« Je me lasse cependant de la mer, quoyque j'aye tout l'agrément possible avec notre état major, même avec les Etrangers, dont nous nous voyons journellement, mais les prix sont si petits, et les dépenses si considérables, sans parler du danger, qu'il n'y a plus rien à faire. Je suis de tout mon cœur avec ma plus tendre amitié fraternelle.

« Ma très chère Sœur

« Faites bien des compliments à ma femme et à mon fils et dites luy que tous les jours Messieurs les Officiers me font l'honneur de boire à sa santé, connaissant bien que cela me flatte infiniment.

Votre bon frère

Après avoir écrit cette lettre « Bernard de la Chine » demeura dans ce pays jusqu'en janvier 1753.

Mais le vaisseau « La Baleine », ayant subi un ouragan terrible, dû être mis hors service, et, après avoir transbordé sa cargaison, on remplit sa carcasse de paille, pour l'incendier.

« On nous dispersa dans différents vaisseaux, et je fus destiné sur « La Rouille », commandé par Monsieur Trubler. Le départ pour l'Europe eut lieu le 30 janvier 1754, de l'Ile de France, avec une escale à l'Ile de l'Ascension, où se trouvaient déjà deux autres vaisseaux, qui pêchaient la tortue, fort abondantes, et où beaucoup de Navires de toutes les Nationalités, faisaient relâche. Nous en prîmes 80, dont chacune pesait 3 à 400 livres ! On les conserva à bord, durant 50 jours, sans qu'elles soient nourries, ni abreuvées, mais seulement, en prenant soin de les arroser chaque jour à l'eau de mer. Tout l'équipage pouvait être nourri par un seul de ces animaux. C'est un met que tout le monde trouva exquis, et qui, de plus, guérit les malades qui sont scorbutiques. . .

« Le 23 mai, qui était le jour de l'Ascension de Notre Seigneur, nous eûmes connaissance de l'Ile de Groix, où plusieurs envoyés de la maltôte vinrent à bord, avec une chaloupe pour empêcher la descente d'aucune chose quelconque, et après avoir pris un bon pilote, on jeta l'ancre, pour finir le voyage.

« L'on ne peut exprimer la perplexité où l'on se trouva, en arrivant en France. La joie que l'on a d'arriver dans sa patrie, après un voyage de long cours, et le plaisir qu'on ressent en respirant l'air de terre, et en voyant ses parents et ses amis.

« L'équipage entier débarqua, les maltôtiers restèrent sur le vaisseau, tenant la balance de notre fortune, en nous faisant appréhender la confiscation de nos marchandises ! Il n'y a que

la Compagnie des Indes qui ait le droit d'entrer des marchandises étrangères dans le port de L'Orient.

« Je restai dans cette ville jusqu'au 8 juillet, après avoir demandé un congé au directeur de la Compagnie pour m'absenter de la Bretagne, en attendant d'avoir une nouvelle affectation. J'achetai alors un cheval, gris blanc, que je connaissais, sur lequel j'attachai une valise, et partis aussitôt pour Paris.

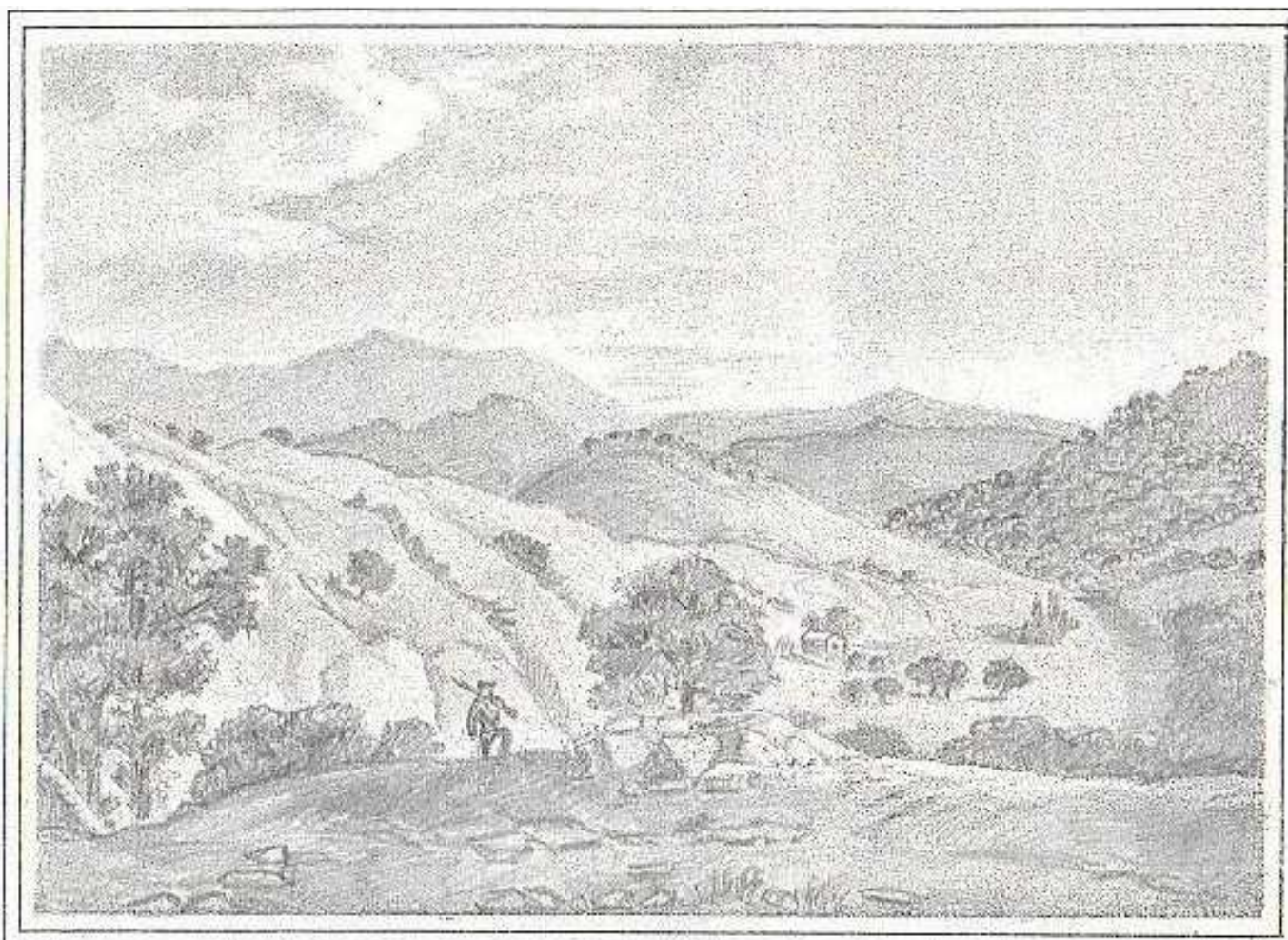
« Je gagnai la Capitale en dix jours, et en expédiai alors à Lyon, mes vêtements, par le messager et y demeurai jusqu'au 15 août, pour parvenir à Carpentras le 17 septembre.

Dieu aidant, j'arrivai chez moi en bonne santé, et y restai jusqu'à ce que l'on m'avise de retourner à L'Orient. »

Sur son journal, il a écrit :

« L'homme a connu la mer, ses flots, et ses caprices, mais ses moindres vertus balancent tous ses vices. »





*Vallée de Malaucène,
(Vaucluse)*



1751-1754
Deuxième Voyage
sur la Baie



C'est probablement au début d'Octobre 1754 que Jean Baptiste reçut, à Carpentras, l'avis de sa nouvelle affectation pour son troisième voyage, qui le mena, à nouveau en Chine. Le 7 de ce mois, il dû donc se remettre en route, sur le cheval Breton « gris-blanc », qu'il avait conservé avec lui, en Provence.

Il lui fallut 20 jours pour accomplir le trajet, jusqu'à Bordeaux, en passant par Arles, le Camargue, Pézenas, Carcassonne, Toulouse et Marmande.

« Arrivé à ce port, je vendis ma monture et m'embarquai à Blaye dans une barque à deux mats, le 4 novembre, et fus le 10 à L'Orient.

« Mes amis m'attendaient avec une très grande impatience, et, après les avoir salués, je fus, le lendemain à l'hôtel de la Compagnie, faire révérence au Directeur, qui me reçut fort joliment, m'apprenant que j'étais affecté, comme Chirurgien Major, sur le « Duc de Chartres » un vaisseau portant 900 tonneaux de marchandises, 20 canons, avec 160 hommes d'équipage, 18 soldats, un sergent, un caporal, 12 passagers pour l'Isle de France, plus la cargaison : vin, eau de vie, farine et munitions de guerre !!

« Le 17 novembre, nous levâmes l'ancre avec deux autres vaisseaux, mais le nôtre, par une mauvaise manœuvre, toucha un banc de sable. On peut imaginer combien la confusion qui s'ensuivit fut grande ! On serra aussitôt les voiles, on amena les vergues et les mats de hune, on débarqua aussi toute l'artillerie. Dans cette affaire, nous eûmes plusieurs blessés, et, aussi, quelques hommes furent noyés. Enfin, le bateau après différentes manœuvres et aussi beaucoup de peines et de travail, se retrouva à flots, et, le vendredi 22 novembre, à huit heures du matin les pilotes nous mirent le cap en route, pour nous expulser du Golfe de L'Orient, jusqu'à l'île de Groix, où ils nous quittèrent.

Tout le mois de Décembre s'écoula sans fait notable, mais nous ne pûmes faire relâche aux Isles du Cap Vert, à cause d'un vent très violent.

L'année 1755 arriva, et en même temps qu'elle, un grand moment qu'attendent tous les navigateurs en route vers les Mers du Sud : « Le passage de la Ligne »

« C'est le 2 janvier que nous devions doubler la Ligne, mais, dès la veille, l'on commença les formalités du « baptême équinoxal ». Cérémonies grotesques et amusantes pour l'équipage. Donc, le 1 Janvier, durant le souper, un coursier botté, et armé d'un fouet, descendait de la grande hune, et remit au capitaine, une lettre du « Bonhomme de la Ligne ». Celui-là remercia aussitôt le Bonhomme, et tout l'équipage commença ses acclamations.

« A midi, le lendemain, un « arrêt » est affiché de la part de Jupiter, ainsi conçu : Père et roi des Dieux, et de l'avis de notre très cher frère « Porte Trident » que ceux qui n'ont pas encore passé la Ligne soient obligés de payer un droit pour servir d'holocauste et, en cas de résistance de leur part, soient mouillés, grillés, égratignés, noircis et barbouillés et plongés dans la Nacelle des Tritons. Il sera apporté au présent arrêt le sceau sacré de notre dextre foudroyante, en cire Jaune, et sera contre signé par le secrétaire de nos commandements astronomiques et volatiles.

Le dieu Mercure.

Donné, car tel est notre plaisir, en notre cour céleste, l'an de notre règne glorieux 16.992 par sa Majesté Ondirique : Neptune

Par nous, Dieu des vents, greffier soufflant de la cour humide

Du par nous, Mercure

Jupiter

« Les vieux marins avaient préparé plusieurs baquets d'eau de mer, rangés sur le pont, où se tenaient les Noïces. On sonna le tocsin, les instruments jouèrent et Neptune descendit de la grande hune, suivi de ses monstrueux monstres marins, ressemblant à des diables, noircis, et chargés de chiffons et de chaînes de fer. . . On lui tint un cheval tout près (de mains déguisées) pour visiter le vaisseau, le capitaine lui offre une collation, puis il passa en revue les Noïces qu'on barbouillait, et qui se noircissaient les uns les autres. Pour ce qui est de l'Etat Major, et des passagers comme il faut, ils restaient sur le gaillard d'arrière : on leur passait un basin, où ils mettaient la pièce, afin de ne pas être barbouillés. Le climat, à l'équateur est ordinairement très chaud, et l'eau de mer, qui tombe ce jour là sur le vaisseau comme d'un arrosoir ne semble pas incommoder ceux qui sont mouillés. Et il arrive souvent que Neptune se mêle à la partie et envoie des pluies, copieuses, venant du ciel.

« Le 14 février, nous avons vu les montagnes du Cap de Bonne Espérance, puis les vaisseaux Français mouillés en rade, qui nous ont salués de 9 coups de canon, rendus coup pour coup, et de même des vaisseaux Hollandais.

« La ville Bonne Espérance » n'est point murée et l'on y entre de toutes parts. On y enseigne l'Évangile et le Dimanche, dans la Prêche, couverte de Chaume, ainsi que le clocher, les habitants de la ville viennent rendre grâce au Seigneur. Il existe aussi un hôpital, qui peut recevoir plusieurs centaines de malades. La Compagnie Hollandaise des Indes y possède aussi des bâtiments, et un jardin spacieux, et un parc qui contient des animaux du pays : élans, biches, sangliers, autruches. Les indigènes, qui sont des nègres, se nomment Kottentots, et beaucoup travaillent à la solde des Hollandais, avec lesquels ils vivent, comme des valets en Europe.

Dans la ville, on voit circuler des carrosses et des chaises à porteurs, et, dans la campagne, beaucoup de chariots traînés par des bœufs, qui, au nombre de 10 ou 12, vont toujours au grand trot. Ils sont conduits par des Hollandais, qui ont des fouets d'environ 35 ou 40 pieds de long, qu'ils font claquer si fort qu'ils semblent des coups de fusils. Les riches Kottentots portent des peaux de tigres et autres belles fourrures et les pauvres se contentent de peaux de moutons. Ils ont des troupeaux, sont friands de lait et de poisson, et fument et chiquent avec passion le tabac.

« Le 2 mars 1755, à 6 heures du soir, après la prière ordinaire, nous avons chanté le Te Deum, comme c'est l'usage pour tous ceux qui passent le Cap.

« Nous eûmes, dès le départ, un très gros temps, et l'un de nos matelots fut même blessé à mort par la yole, qui se détacha avec ses crampons de fer, à cause du grand roulis, et le malmena avec violence, et je ne pus, malgré mes soins, lui conserver la vie.

Que de fois, au cours du récit du Chirurgien Major, durant ces longues navigations, voit-on, dans la marge du manuscrit, de petites croix dessinées, signalant que des hommes de l'équipage avaient succombé, et étaient retournés à la mer sans revoir leur patrie !

« Après avoir subi, depuis le départ du Cap, des tempêtes, des ouragans tels, qu'ils empêchaient très souvent par leur violence, de prendre la latitude, et nous obligeaient à serrer nos voiles, à dégailler à temps les vergues de perroquet, sans quoi nous risquions de démonter nos mats de hune, nous arrivâmes le 18 avril, à l'Isle de France. Notre patron de canot,

descendant de la grande hune, tomba sur le tillac d'arrière et perdit connaissance. J'y courus aussitôt et pensai la plaie, mais comme le crâne devait être fracturé, j'envoyai ce grave blessé à l'hôpital de la Compagnie, avec 22 malades que j'avais sur le vaisseau.

« Du reste, durant les navigations et tempêtes, il y a toujours beaucoup de blessés par accident, ainsi que des attaques de fièvre tierce, de fluxion et aussi de la maladie scorbutique, qui se manifeste surtout, et fait toujours des progrès en changeant de climat. . .

« L'Isle de France, appartient à la Compagnie des Indes qui a ses bureaux, et la douane, sur le port. Elle est d'un prix inestimable pour son commerce, car elle sert d'entrepôt à tous les vaisseaux, qui viennent des Indes, du Bengale, de la Chine, de France, et elle y a deux grandes boutiques destinées pour la vente de toutes ses marchandises. Cette Ile se peuple de plus en plus, et contient beaucoup d'esclaves qui sont amenés de différents endroits, et qui travaillent à la culture, ou toute autre occupation, chez le maître qui les emploie. . .

« Le 23 mai, nous avons appareillé, et, en partant, salué la terre de neuf coups de canon. Le 27 nous mouillions à l'Isle Bourbon, qui était nommée autrefois Mascarin, et qui appartient aussi à la Compagnie des Indes. Parmi les montagnes, il y en a une qui vomit du feu, et fait des éruptions comme le Vésuve à Naples. . .

« Avant de repartir le 15 juin pour les Isles de la Sonde, nous avons embarqué 16 bœufs en vie, 12 moutons, 200 cabris, 600 volailles, du bois, des fruits et des légumes. . .

« Le 28 juillet, nous aperçûmes l'Isle de Java, mais la violence des orages, beaucoup d'éclairs et de tonnerres affreux nous retarda pour entrer dans le Canal de la Sonde. Java est grande de 200 lieues sur 40 de largeur, avec un climat tempéré quoique sous la zone torride, à cause des pluies très fréquentes. Les habitants originaires des Isles sont appelés malais. La capitale Batavia, fondée par les Hollandais il y a plus de 100 ans, est la plus belle ville des Indes, bien fortifiée avec une citadelle et une garnison de troupes. L'Isle de Sumatra, traversée par l'équateur, est divisée en plusieurs royaumes dont les rois et leurs sujets sont aussi des Malais. Le plus considérable est le royaume d'Achem, dont la Capitale porte le même nom.

« Nous y séjournâmes 1 mois pour traiter 250 malades de toute l'escadre, que nous descendîmes à terre.

« Le roi d'Achem en prit peur, et fit garder sa ville par 30 000 hommes armés de sagaies, coutelas et autres armes. Mais il ne tarda pas à conclure avec nous une paix générale, et nous fit donner ce que nous avions besoin en vivres, bois, eau douce. . .

« Le « Duc de Chartres » reprend alors le large, voyant déjà, le 26 août des Isles de la Chine, et à 5 lieues de distance celle de Sancian où est mort saint François Xavier.

« Le 1^{er} septembre, après avoir fait différentes routes pour chercher la passe des Isles, nous avons vu la ville de Macao, bâtie sur un rocher environné de trois côtés par la mer, mais dont le port n'a pas assez d'eau pour les gros vaisseaux. Les Chinois s'y sont installés mais il y demeure encore des Portugais, qui ont un évêque, ainsi que des religieux et des Jésuites.

« Le 6 septembre, nous levâmes l'ancre pour entrer dans la rivière de la Chine, qu'on appelle communément le Tigre ou « Si Kiang », et aussi rivière de la Perle.

« Mais le pilote Chinois dit au Capitaine qu'il fallait une vingtaine de bateaux, nommés Sampans pour nous remorquer. Ils sont venus au son du porte-voix, et nous avons appareillé au moyen de cordages qu'on leur a donnés. Nous avons appareillé à 9 heures, avec le flot mais nous avons touché le fond, et on a dû renflouer le vaisseau. Peu après, nous étions à la Tour du Lion. Dans la nuit, le pilote Chinois a rappelé les sampans, et, de l'un d'eux, on a sondé, avec un long bambou, en nous indiquant le passage au moyen de signaux, faits avec des feux allumés.

« A minuit, nous étions sur la seconde barre de la Tour du Lion, et y avons mouillé à une heure. Mais, dans la nuit, le vent s'est renforcé, et alors les Chinois s'enfuyaient avec leurs bateaux dans les ruisseaux des champs de riz. Ces ouragans qu'on nomme ici typhons, sont composés de divers vents furieux, qui soulèvent les vagues, et secouent les vaisseaux d'une manière épouvantable.

« Le 9 septembre, cela a été terrible, et nous avons heurté un vaisseau hollandais, à la lueur des éclairs, et dans une grande confusion entre nos marins ; nous nous sommes alors amarrés ensemble.

« Le jour venant, on nous porte secours, et nous entrâmes dans la rade de Wampon, où se trouvaient 3 bâtiments français : Le Pondichéry, le Duc de Penthièvre, et l'Indien, ainsi que 16 vaisseaux de diverses nations. Chaque navire a à terre, des logements et des hangars que l'on appelle des Brancassaux.

Mais la ville de Canton se trouve à 3 lieues, et, pour y arriver, on loue un sampan, conduit par 2 rames longues, à l'arrière du bateau, qui servent de gouvernail. Quand il fait du vent, on hisse la voile, c'est-à-dire une grande natte, en espèce de jonc. On fait le voyage en 2 ou 3 heures. Dans ces Brancassaux, il y a aussi un Hôpital, où nous avons journellement une trentaine de malades... Et j'ai été de ce nombre tout le mois d'Octobre. Plusieurs frissons dans le corps m'annoncèrent une fièvre, qui devint maligne... Je fus rendu à l'extrémité : on m'administra les sacrements et, après m'avoir fait les prières des agonisants, on me donna des gouttes d'or, ou l'élixir de Monsieur le Général de la Motte, qu'un de mes amis m'envoya de Canton. Je ne pourrai jamais exprimer le bien que ce remède m'a fait, à l'instant même, par une sueur des meilleures et des plus abondantes, qui me tira d'affaire en peu de temps.

« La ville de Canton est grande comme Paris, mais divisée en deux parties : au nord, la ville tartare où sont renfermées les femmes des chinois, au sud est la ville chinoise, plus commerçante, dont les rues sont longues, étroites et pavées. Les maisons pour loger les Européens s'appellent les Hams. Elles donnent sur la rivière et l'ont peut y aborder en bateau par un escalier. Chaque nation a la sienne, et l'on plante dans l'eau un fort haut mat, portant le pavillon du pays.

« Il est un corps à part, dans les officiers de marine, nommés Super cagnes, ce sont, pour ainsi dire des officiers de plumes, ayant un tableau de graduation. La Compagnie des Indes en envoie en Chine de 12 à 15, qui s'occupent uniquement des emplettes qu'ils doivent faire pour la Compagnie. Ainsi, ils achètent des métaux, de l'amiante, des pierreries, des perles, des nacres, de l'ambre gris, du borax, du cinabre, du musc, des soieries crues, et des pièces travaillées, les ouvrages en vernis, le papier peint, des éventails, des étoffes de coton, des peaux d'hermines, de chevreuils, des bois, des rotins longs, plusieurs sortes de quincailleries, des ivoires, des curiosités amusantes, du literge, des gommes, des bas de soie et de coton, de l'or, en pains et en lingots. Ils achètent aussi une grande quantité de thé, dont on connaît plusieurs sortes.

« Le thé Impérial est le plus cher : il est choisi dans le meilleur terroir, et n'est fait que des petits bourgeons de feuilles. Puis le thé Satchoon, le thé Camphati, le thé vert etc...

L'arbre à thé vit 7 à 8 ans, et, alors on le renouvelle. Les Chinois en prennent à toute heure de la journée, en l'infusant dans de petites coupes de porcelaine, avec leurs soucoupes, et leurs couvercles.

« Messieurs les Super cagnes, ayant fait les achats, envoient peu à peu les marchandises dans de grands sampans, qui les transportent jusqu'aux vaisseaux. On met les plus lourdes, comme les caisses de porcelaines, à fond de cale, où tout est emballé et rangé avec un grand soin.

« Le 3 novembre, Messieurs les Super cagnes sont venus de Canton, à bord de nos vaisseaux pour se récréer durant trois jours, avec nos Capitaines et nous descendions soir et matin pour nous promener.

« Nos domestiques nous prenaient parfois de légères chaises à porteurs, qui sont ornées en dedans d'étoffes de soie, et d'un siège, garni de velours. Elles sont portées à la hauteur des épaules par deux grands brancards de bambous. Du haut des collines, nous voyions la ville, les perspectives du pays, et la belle campagne où nous visitions parfois des pagodes.

« Le jour de Noël 1755 on fêta au Ham la naissance du Sauveur, par des messes, dites comme chaque Dimanche, dans la grande salle où nous mangeons. Les Chinois chrétiens font un autel sur une table, la cloche du repas sonne et les tambours battent la caisse, comme à l'armée, et chacun se rend à son devoir.

« Le 1^{er} Janvier 1756, il y eût à Canton, un grand incendie, dans la nuit, pas très éloigné de notre quartier, qui dura une partie du lendemain. Tous les équipages aidèrent, et on dû abattre plus de 200 maisons, pour couper la communication du feu, avec un vent assez fort. Il y eût plus de 500 maisons brûlées dans ce sinistre.

« Le 17 Janvier nous avons appris par les derniers vaisseaux venus en Chine des soupçons de guerre en Europe, et l'armement qu'on faisait en France et en Angleterre. L'on a fait signe aux deux autres vaisseaux français de venir prendre à bord leurs papiers, et nous sortîmes des détroits, le Duc de Chartres, en tête, faisant route avec le Penhièvre et le Pondichéry.

Le voyage de retour mena les 3 vaisseaux à l'Île de France le 10 mars 1756. Là, en arrivant, ils apprirent de fâcheuses nouvelles :

- La guerre avec les Anglais qui avaient pris plus de 20 de nos vaisseaux
- La famine puisqu'on était réduit à manger du riz de Madagascar, et du pain de Manioc.
- La peste qui, sous l'apparence de la petite vérole, faisait des ravages terribles parmi les noirs et les blancs.

Le 5 mai, départ pour Madagascar, où le vaisseau arriva le 13. Le vaisseau « Auguste » avait perdu une partie de son équipage par la maladie, et notre Chirurgien Major dû remplacer celui de ce vaisseau ayant été frappé par cette peste. A bord du « Duc de Chartres », il y avait eu 40 malades dont il n'était mort qu'un, mais le « Penthèvre » en perdit 25. »

Durant ce séjour à Madagascar, « Bernard de la Chine » put observer et décrire les mœurs des habitants, appelés alors « Madagasses » :

« Ils ont la peau noire, mais douce au toucher, les yeux vifs et pétillants, et les dents très blanches. Ils sont très propres, car ils se baignent dans la mer, ou dans les rivières. Dans l'isle règnent plusieurs rois, qui sont toujours en guerre les uns contre les autres et les prisonniers qu'ils se font réciproquement sont les esclaves qu'ils vendent aux Européens.

« L'un des rois, Jean Kar, petit fils d'un forban Anglais, parle bien le français, ainsi que les habitants de cette contrée. Il nous demande en présent un habillement, pour être comme nous ! On fit une espèce de quête sur le vaisseau, et on lui envoya un bateau chargé de haillons, dont il se para bien ! Mais ce qui le flatte davantage était un vieux chapeau bordé d'or, avec une cocarde de voiturier ! Ce roi préside à une pêche à la baleine, très pittoresquement narrée, qui fut ramenée au port par plus de 100 bateaux la traînant, et parmi les chants et les danses, le roi remercia la mer de lui avoir fourni ce présent.

« Le « Duc de Chartres » quitta Madagascar le 5 septembre par un vent très fort, et un temps chargé d'éclairs et de tonnerres.

« A minuit, l'équipage fut épouvanté des lueurs du feu Saint-Helma, courant sur les vergues et le haut des trois mats.

« Par les jours plus calmes, les hommes pêchaient des requins avec de la viande et un très long filin et on voyait souvent, « sur leurs dos », attachés, des poissons que l'on nomme pilotes.

« Le Cap de Bonne Espérance fut doublé le 12 octobre, mais le scorbut se manifesta sur une vingtaine de malades, et des hommes tombèrent de la vergue du grand hunier, mais ne furent que blessés.

« Le 24 Décembre, Bernard écrit « Selon les points des pilotes, on se croyait, à midi, à vingt cinq lieues de l'Isle de Groix, qui n'est qu'à trois lieues de L'Orient.

« Le 30 Décembre à tribord, on a vu la terre fort embrumée ; les cris de « terre » réjouirent tout le monde.

« Le 31 Décembre 1756 « Nous avons vu, et découvert en plein, la ville de la Corogne et des vaisseaux qui étaient dans ce port... Espagnol !

« Il est aussitôt arrivé un pilote, pour nous amener dans le port, lequel nous assure la guerre entre la France et l'Angleterre, et la prise de notre camarade le « Duc de Penthièvre », le 26 Décembre, à l'entrée du port, et on voyait le combat de la ville.

« Et le 1^{er} Janvier 1757 : « Par la Grâce de Dieu, le bateau de santé espagnol est venu faire sa visite pour s'informer d'où nous venions, qui nous étions, quelles maladies régnaient chez nous.

« En effet il y avait beaucoup de marins atteints du scorbut, qu'on mit à l'hôpital, plusieurs étaient morts à bord, depuis le mois d'Octobre.

« Le 7 Janvier, « Un Corsaire français est arrivé dans ce port : il venait de conduire à Bayonne la troisième prise Anglaise qu'il a faite en deux mois.

« Le 1^{er} Février « Les nouvelles de ce jour nous ont appris qu'un infâme Damien s'était approché du Roi de France qui descendait de son carrosse, et lui avait lancé un coup de couteau au côté dont la plaie a un travers de doigt.

« Le 24 Février, « Il est arrivé un courrier de France pour faire désarmer les vaisseaux et les remettre aux soins de Monsieur de La Borde. Mais les Anglais tiennent la mer et l'on ignore comment la Compagnie fera parvenir la marchandise à la France. »

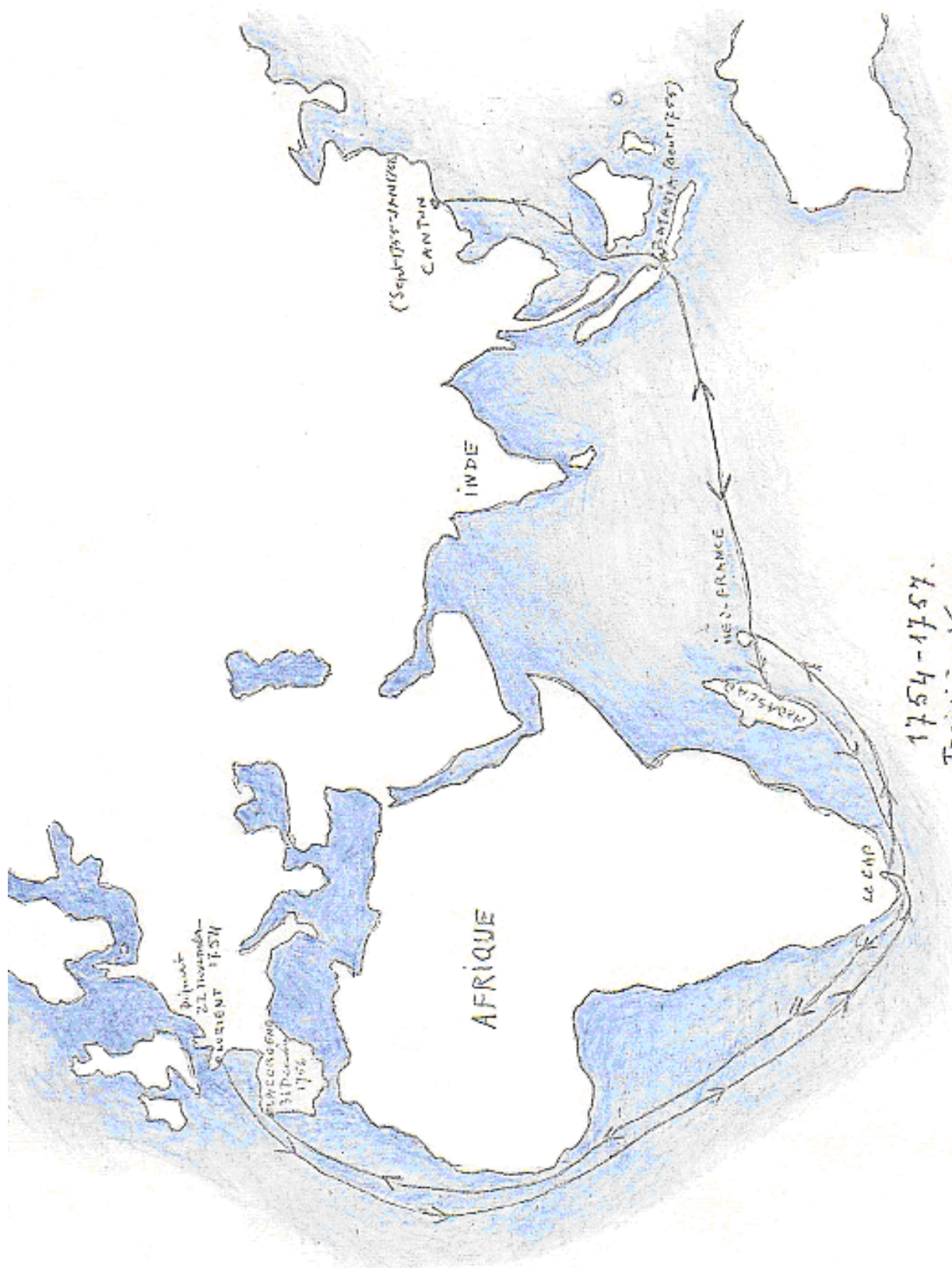
Dans les semaines suivantes, les hommes d'équipage sont congédiés, et partent en France par terre.

Le Chirurgien Bernard étant libre, profite de cette occasion, pour aller en pèlerinage à la basilique Saint Jacques de Compostelle, au moment de Pâques, en compagnie de quelques Officiers.

Puis, à la fin d'Avril, il revint à la Corogne, faire ses adieux au Capitaine et régler les formalités pour son retour en France. Il se rendit ensuite à saint Sébastien et Bayonne, puis à Bordeaux et partit pour Montpellier, mais il fut obligé de retourner dans le grand port, récupérer ses bagages, arrivés en mauvais état.

Peu après, il se remet en route pour Carpentras et le 24 Décembre, il écrit :

« Dieu aidant, à 6 heures et demi du soir,
J'arrivai en bonne santé à Carpentras ».



1754-1757.
Troisième Voyage
sur le DUC DE CHARTRES

Bernard de la Chine, après avoir navigué durant presque dix ans sur les vaisseaux de la si puissante, alors, Compagnie des Indes, visité tant de pays, échappé à tellement de périls ; combats et tempêtes, naufrage, maladie ; rencontré tant d'humains de diverses races, civilisés ou primitifs, observé leurs mœurs si différentes ; vu mourir tant de marins, et par sa science et son dévouement, avoir sauvé beaucoup de blessés, et de malades ; parcouru, à chaque départ et à chaque retour, par des routes diverses, la France, du sud au nord, et du nord au sud, . . . pouvait aspirer, une fois revenu dans cette douce Provence, dans ce Comtat Venaissin qu'il nommait « sa patrie », auprès de sa femme et de son fils, à un repos bien gagné. Il retrouva à Carpentras, dans son bel hôtel de la rue des Marins, sa famille, son foyer, mais dans cette quiétude, ne regrette-t-il pas bien souvent l'époque glorieuse où des centaines de vaisseaux et d'innombrables hommes partaient comme lui vers des terres lointaines, des pays étrangers y apportant la présence et le message de la France ?

Le Chirurgien Major fut probablement extrêmement affecté, mais il ne put demeurer oisif, une fois rentré dans son pays natal, et dut continuer à exercer son noble métier. Nous lisons ici un passage de la remarquable thèse que le Docteur Brémond fit sur notre ancêtre, en 1968, concernant la chirurgie et la médecine :

« Il profita alors du calme retrouvé pour mettre au point ses journaux de bord, ainsi que ses écrits, en décantant ses souvenirs. Ceux-ci, traitant de la médecine et de la chirurgie enfermés en trois importants volumes manuscrits d'un total de 3000 pages furent écrits l'un à L'Orient, en 1760, et les autres en 1768, à Carpentras. »

La lecture de ces ouvrages, donna une idée assez nette des connaissances de l'époque, bien qu'on y relève des erreurs assez grossières. Ils stupéfient par leur minutie, leur précision et constituent des traités de médecine opératoire, qui ont pu rester d'actualité jusqu'à un temps relativement récent, et qui prouvent que cette science connût dès le 18^{ème} siècle, des perspectives nouvelles qui les marquèrent profondément.

Il continua à habiter Carpentras, dans la rue des Marins, dont l'appellation ne doit pas lui être étrangère, mais signe de sa notoriété et du souvenir qu'il a laissé parmi ses concitoyens, dans sa ville natale.

« Le Chirurgien Major ne fut pas sans retourner en Basse Bretagne, où il retrouvait bien des souvenirs, puisque plusieurs de ses traités de Médecine et de Chirurgie datent en 1760, de L'Orient. Il voyagea peut être en France, et probablement dans le Comtat

Venaissin et en Provence, mais la plume avec laquelle il avait relaté ses voyages, est restée pour nous, désormais muette ! En 1786, sa femme mourut à Carpentras, le 17 septembre, il ne lui survécut que sept mois, s'éteignant dans sa 70^{ème} année, le 21 avril 1787. »



Ainsi se termina, dans ce Comtat Venaissin « sa patrie », la vie belle et aventureuse de celui que, là-bas, on connaît encore sous le nom de

« Bernard de la Chine »

Dans son journal, si fertile en faits intéressants, plein de détails si divers sur ce qu'il avait vu durant ses navigations vers des contrées tellement lointaines, il a fort peu parlé de son pays, et encore moins de sa femme et de leur fils, qui était né en 1743, alors qu'ils habitaient encore à Mormoiron.

Cet enfant avait été nommé, comme son Père, Jean Baptiste.

Nous savons que loin de suivre la glorieuse carrière de celui-ci, il restera sédentaire à Carpentras, où il avait choisi le joli métier de peintre. On ne connaît là-bas, chez ses descendants, aucune œuvre de lui. Mais, apportées sans doute à Paris par son fils Jean Benoît, nous en possédons deux : une petite sépia représentant, avec, au loin, le mont Ventoux, qui la domine, l'immense plaine dans laquelle se déroule jusqu'à l'horizon la ligne claire du bel aqueduc de Carpentras avec ses 47 arches, et aussi un charmant tableautin sur bois, ayant pour sujet un château situé en haut d'une falaise, se détachant sur un ciel rose, reflété à ses pieds par une rivière sinueuse. Sont-ce là les seuls souvenirs de l'art et du talent de Jean Baptiste Bernard ?

Il avait pris pour femme Thérèse Justine Guilloux, . . . mais on ne sait rien de leur vie si ce n'est qu'ils avaient eu quatre enfants :

Siffrein, Jean Michel, Jeanne Marie, et Jean Benoît Martial

Mais ceux-ci n'eurent pas une heureuse destinée puisque leurs parents moururent tous deux, très prématurément, en 1793. Une énigme se pose, au sujet de cette disparition presque simultanée.

Les actes, mentionnant leurs décès, lui le 19 avril « âgé d'environ 52 ans » et elle le 9 juin « âgée d'environ 42 ans ». D'après les documents de la bibliothèque de Carpentras, recueillis par notre cousin Robert Caillet, et qui justifieraient les récits de sa Grand Mère, Madame Augier, notre aïeule commun et sa femme « étaient des bourgeois, qui signalés comme suspects, durant la révolution, auraient fait partie d'une fournée de malheureux destinés à l'échafaud, qui fonctionnait en permanence à Orange, et fit, en 1 mois ½ 300 victimes.

Jean Baptiste Bernard serait mort d'émotion, durant le trajet jusqu'à Orange, et sa femme Thérèse, peu après, dans la prison où elle avait été incarcérée. . . . Mais en se rapportant aux actes de décès, dressés à Carpentras le 19 avril et le 12 prairial, on peut penser qu'ils auraient terminé leurs vies moins tragiquement dans cette ville : Lui, dans « sa maison d'habitation » et elle « à son domicile » . . . d'où « à 11 heures du matin l'officier public responsable, accompagna le corps de la défunte au champ de repos ».

En 1793, ce ménage malheureux dont la fin nous est mystérieuse, laissait donc 4 enfants, bien jeunes.

Notre ancêtre, Jean Benoît Martial, lorsqu'ils devinrent orphelins, en 1793, n'avait que 9 ans !

On ignore qui s'occupa d'eux en cette tragique circonstance, qui les « éleva » lorsqu'ils étaient encore petits, puis adolescents, jusqu'à ce que l'aîné Siffrein, devienne professeur de rhétorique, Jean Michel, médecin chirurgien et que Jean Benoît Martial, véritable artiste « monte à Paris » vers 1812 (?) Nous l'ignorons.

Mais avant de suivre celui-ci dans la vie qu'il allait affronter dorénavant, dans la capitale, penchons nous vers ses frères et sœur et leurs descendance.

➤ **Siffrein Bernard**: 1772-1883 se maria le 24 Messidor an XI, avec Jeanne Courtois, dite « Jannelon », fille du notaire de Carpentras. Ils eurent deux enfants :

Charles Joseph, et Marie Louise dite « Mimia » 1804/1891.

❖ Celui-ci, demeuré célibataire paraît avoir été assez original, et même, peut-être, un peu exalté. On lui avait donné, paraît-il, le sobriquet de « oh !lala ! ». Ceci, probablement à cause d'une interjection qui lui était familière ! On dit qu'il était très grand, beau garçon – que : très musicien, il jouait de la guitare et chantait très bien... Mais, aussi, qu'il « s'amusait des riens ». Son métier de « droguiste » ayant cessé de lui plaire, il monta à Paris où son Oncle Jean Benoît s'occupa de lui, en le faisant nommer garde-chasse, dans les forêts de la Couronne. Il y mourut, dit-on. Nous perdons donc sa trace, qui s'est dissipée dans l'oubli.

❖ Sa sœur Marie Louise, avait épousé un banquier de Carpentras, nommé Louis Liotier. Ils eurent pour enfants :

- Joséphine Liotier qui épousa Ernest Augier (1822-1897) Et dont la fille Marie épousa Alfred Caillet, avoué et maire de Carpentras et eurent pour descendants, les familles Caillet, Morénas... Vincent, Massulle, Tartenson, Avignon

- Félix Liotier (1827-1898) qui eut 2 enfants :

Louise Liotier (1767-1918) qui épousa Auguste Bedoin, Industriel et maire de Sorques.

Paul Liotier (1839-1912) qui épousa Charlotte Doucher - sans postérité.

Familles, avec lesquelles nous avons continué longtemps d'amicales relations.

➤ **Jean Michel Bernard** : 1775-1857 devenu médecin à Carpentras, épousa Thérèse Courtois dite « million » fille du notaire de Carpentras. Ils eurent 5 enfants :

❖ Emile Bernard mort en 1872 : 1 fils Michel

❖ Joseph Bernard mort en 1826

❖ Auguste Bernard (Orfèvre) mort en 1855

❖ Adèle Bernard morte en 1880

Qui eurent pour descendants les familles Morier, Jacques et Gardiol

❖ Augustine Bernard morte en 1895 qui épousa Thomas Rey
Ils eurent 2 enfants,

● Séraphine Rey 1850-1933 qui épousa Rey Delaage ils eurent 5 enfants

○ Léopold Delaage 1874-19.. Docteur qui épousa Aggie Croke et qui eurent un fils
François qui épousa Nicole ... et eurent 4 enfants.

○ Charlotte Delaage ...-1908 qui épousa Paul Bigou et eurent 5 enfants
P... mort en 1919

Emile

Henri mort en 1942

Albert mort en 1904

Louise (1906 ?) épouse Dravel

○ Magdeleine Delaage 18..-1969

○ Albert Delaage mort en 1882 qui épousa Marie Cortier et eut 3 enfants

Albert 1908

Pierre 1910

Maxime 1913

○ Louise Delaage 1890

● Philippe Rey sans postérité

➤ Jeanne Marie Bernard dite « Miette »

Épousa Calixte Battalier ; ils eurent 4 enfants

❖ Marie Rose 1815-1890

❖ Théophile 1800-1851 qui épousa Hortense Auy et eurent pour descendants la
famille Marthe (officier) à Arignon

❖ Martial mort en 1889 - prêtre

❖ Calixte mort en 1899- prêtre

Le fils aîné Emile mort en 1872, a laissé, dans sa famille, le surnom de « Bernard le Chasseur » parce qu'il passait, dit-on, son temps... à ne rien faire, si ce n'est à chasser ! De sorte qu'il ne vit probablement pas la fortune lui sourire !... Son fils Michel fût encore moins favorisé... il était, paraît-il, devenu conducteur de tramway à Marseille, mais s'étant marié, avait eu deux enfants. Il est probable que la vie lui fut assez pénible, car (en évoquant de bien lointains souvenirs de mon enfance) je me souviens d'avoir vu arriver chez nous, rue des Pyramides, un homme âgé, aux moustaches blanches, ressemblant étrangement à mon grand oncle Henri Bernard, venu demander à mon Père un secours, afin d'être rapatrié à

Marseille ! Il fut adressé, et recueilli, dans cette ville à l'hôpital, par le directeur le docteur Rey, où il finit ses jours.

Ce pauvre homme, lorsqu'il était moins âgé, avait, paraît-il été employé comme cocher, par son gendre qui, à Cannes, avait des voitures de louage. Il attendait ses clients auprès de la gare... et le hasard aurait pu faire, que, prenant un de ces fiacres, un membre de ma famille ait été conduit par le cousin de mon Grand Père !... Un de ses frères, Augustin, fut également une... exception familiale... puisque c'est grâce à lui que le nom de Bernard subsiste peut être encore.

Il avait eu un fils... qui donna naissance à une branche... adventive, dont un des descendants, par un curieux hasard, se trouvait être gouverneur du Gabon, au moment où le docteur Léopold Delaage y était médecin d'une compagnie forestière. Quelques membres de cette famille sont probablement encore vivants, portant le nom de « Bernard ». Mais, sur notre arbre généalogique celui ci vient de s'éteindre définitivement, avec mon cousin, issu de germain, Marcel Bernard, qui était sans postérité.

Pour en revenir au Docteur Jean Michel Bernard, une note manuscrite, qui paraît être de la main de l'auteur, nous apporte quelques détails sur sa carrière de médecin. « En 17.. Il entra au service en qualité de Chirurgien Aide Major, dans le 1^{er} Bataillon de la Drôme, par nomination du Conseil d'Administration. En 1793, nommé Chirurgien de 3^{ème} classe à l'hôpital militaire d'Avignon par les représentants du peuple Revère et Poultier. Le 18 messidor an 2, nommé Chirurgien de 3^{ème} classe à l'armée d'Italie, par commission de Monsieur l'Ordonnateur Chauvet, envoyé à l'hôpital militaire et d'instruction de Toulon, il y a fait le service les ans III, IV et V. L'an VI nommé Chirurgien Major par le ministre de l'armée, commandée en Allemagne, par le duc de Valmy. Le 13 novembre 1812, nommé Chirurgien en chef de l'armée du Portugal par Monsieur le Commissaire en Chef Marceau ».

Telles sont, durant 20 années, les étapes de son ascension dans la profession de Chirurgien, due probablement à des dons héréditaires, transmis par son Grand Père, qu'il avait pu connaître, petit enfant puisqu'il avait 12 ans en 1787 lorsque Bernard de la Chine a quitté ce monde.

La lignée des médecins ne s'était pas éteinte avec Jean Michel, puisque son petit fils : Philippe Rey et son arrière petit fils : Léopold Delaage le continuèrent, jusqu'à la mort de celui-ci en 19..

Après



Dans mon enfance, j'avais souvent entendu mes Grands Parents, raconter qu'ils avaient assez souvent reçu, au cours des ans, les visites de cousins venant du Midi. Il était question, surtout des cousins Gardiol, de Monsieur Marthe, de l'abbé Battalier (qui était toujours embarrassé de son parapluie mal roulé, et de son chapeau rond) dont le frère présidait aux destinées de la paroisse de Sérignan, en Provence. Ils parlaient aussi de la famille Jacques, ainsi que des Delaage, de Marseille descendants du Docteur Jean Michel Bernard, par Madame Delaage, née Rey, sœur du Docteur Philippe Rey originaires de Sarrians.

Je n'ai, toutefois, pas le souvenir des histoires, peut être intéressantes ou pittoresques, qui devaient être racontées à leur sujet, mais je sais cependant que, venant de si loin voir Charles Martial Bernard, le parisien, fils de Jean Benoît Martial, dont on se souvenait encore là bas, il y avait toujours quelque cadeau venant de Provence. Et si ce n'étaient pas toujours les truffes savoureuses que l'on trouvait à Sarrians, au pied des chênes, dans sa colline, c'était du miel au parfum de fleurs, ou un échantillon du bon vin des côtes du Rhône, dont les grappes avaient mûri au soleil, dans l'île de la Barbelasse en Arignon...

Beaucoup plus tard, dans ma jeunesse, d'autres générations de ces familles vinrent à Paris pour y terminer leurs études, et c'est ainsi que nous avons eu l'occasion de connaître Léopold et Albert Delaage, « montés » jusqu'à la Capitale, afin de commencer sa médecine ou préparer l'école centrale ; Robert Caillet, élève de l'école de droit... mais dont le « violon d'Ingres » était le violon ; Louis Morènes, qui déjà marié à la charmante Louise Caillet, qui l'accompagnait, avait un grand talent de violoncelliste.

Presque tous venaient chez nous, rue des Pyramides vers les années...

et parfois, après le dîner, on faisait un peu de musique, avec violon, violoncelle, piano et chant.

Les jeunes gens, sans doute pour imiter ceux de la génération précédente, laissaient alors volontiers pousser leurs barbes !

Léopold en avait une assez légère, ainsi que Robert Caillet, ce qui leur donnait un air très romantique ! Un peu plus tard, nous avons vu arriver René Bedoin, venu de Sorques, pour préparer Polytechnique, ainsi que d'autres visages, qui ne faisaient que passer, comme le jeune et élégant François Morier.

Mais, à la belle saison des vacances, ces « oiseaux de passage » s'en allaient vers le midi et c'est parfois les parisiens qui prenaient le beau chemin de la Provence. Ainsi, nous fûmes avec ma Grand Mère, à Marseille, où dans leur maison d'Endouine-Malmousque, la famille Delaage nous accueillait à bras ouverts, au bord de la mer, dont on apercevait le moutonnement. Madame Delaage, Séraphine, petite fille de Jean Michel Bernard, par sa Mère Augustine. Elle était charmante, toute vive et pétillante. Elle avait épousé par un curieux hasard le cousin de l'architecte de ma Grand Mère maternelle (Marie Victoire Richer).

Cet homme fin et distingué, vivant depuis longtemps dans ce milieu au langage coloré et à l'accent rebondissant en avait pris une petite pointe, de ce parler provençal ! Du reste, celui-ci est facilement contagieux, et je ne suis pas sûre qu'à la fin de nos séjours, nous n'en rapportions une légère teinte !

On voyait parfois, chez sa sœur Séraphine, le Docteur Rey, médecin éminent, qui était alors, ou avait été directeur de l'hôpital d'Aliénés d'Aix en Provence.

Au moment où le peintre Van Gogh s'y trouvait hospitalisé, celui-ci, traversant probablement l'une de ses « crises » se précipita sur le médecin, voulant le tuer. Le Docteur lui échappa par miracle... et continua à soigner, avec toute sa science, le pauvre demi-fou. Il faut croire que les sentiments du malade redevinrent ensuite meilleurs... puisqu'il fit ensuite le portrait de celui qu'il avait menacé ! Bien des années après, je vis ce portrait dans une exposition mondiale des œuvres de Van Gogh, au musée Jacquemard-

André. Il y avait été prêté par un collectionneur Russe, et j'en envoyai la reproduction à Léopold, qui ignorait ce qu'il était devenu !

Nous sommes retournés dans le midi, à Arignon aux environs, et surtout à Carpentras, au moment du mariage de Camille Caillet, rencontrant dans cette si charmante famille, un accueil tellement amical, et faisant connaissance, ou revoquant avec un grand plaisir tous les parents de Massoin et du Dauphiné, heureux de nous trouver parmi eux en cette circonstance où la famille provençale se trouvait réunie tout entière près des jeunes mariés.

Nous avons fait un assez long séjour dans ce Comtat Venaissin, si beau, si pittoresque, aux aspects tellement divers. Un souvenir merveilleux m'est demeuré des représentations, alors à leurs débuts, au théâtre romain d'Orange, la ville antique dont, en 1754, Bernard de la Chine fait ainsi la description :

« Elle est très ancienne, avec le titre de principauté.

Elle a été la deuxième colonie des Romains : on y voit encore les restes d'un cirque, où il y a un très beau pan de muraille, et un arc de triomphe, qui est presque tout entier en dehors de la ville, représentant la victoire d'une bataille que les Romains gagnèrent.

Elle (la ville) appartenait au prince d'Orange de la maison de Nassau. Je l'ai vue au prince de Conti, et j'ai vu aussi son Altesse Royale, la princesse sa Mère arriver à Carpentras en 1731

Aujourd'hui, elle est au Roi, par un échange.

Ses fortifications et ses murailles ont été rasées. »

Par bonheur, le célèbre « mur » qu'il appelle un « pan de murailles » ne le fut pas et est admirablement conservé, dressant, rigide, sa longueur d'une centaine de mètres sur environ 35 mètres de hauteur. Il a gardé, encore, des vestiges de sa décoration antique, des arcades, quelques piliers, et aussi une échancrure destinée probablement à tendre le velum qui abritait la Scène. L'hémicycle est immense, qui lui fait face de ses gradins, appuyés contre la colline et qui forment d'énormes marches, constituées par des blocs de pierre posés les uns sur les autres. La première fois qu'on y pénètre, on est accablé par cette grandeur majestueuse que tant de siècles et de guerres n'ont pu détruire. La Scène a le mur pour fond : il est percé de trois portes pour le va et vient des acteurs, et de quelque endroit du plateau où ceux-ci se trouvent, la moindre parole qu'ils prononcent parvient, par une admirable acoustique, à chacun des spectateurs. La première représentation était nocturne, ce qui convenait à Médée et à ses sortilèges.

C'était un spectacle très beau, cruel et étrange, dans cette nuit mystérieuse.

Pour s'asseoir sur les gradins, on pourrait se procurer des coussins... des « coussins romains », disait-on. Mais dès que la représentation, écoutée dans le plus profond silence, eut été terminée, les spectateurs se levèrent d'un bond, dans une grande clameur, applaudissant, et, ne sachant plus comment témoigner leur enthousiasme, lançant devant eux les coussins romains, qui retombèrent où ils pouvaient ! Les autres jours, il y eut aussi des spectacles, diurnes, et le plus admirable fut celui d'Iphigénie en Tauride, avec ces merveilleuses harmonies de Gluck remplissant ce théâtre sans toit, accompagnant les danses grecques d'Isadora Duncan, la novatrice d'alors, rendues plus gracieuses et plus mouvantes avec les draperies légères soulevées par la danse, à laquelle s'associait la brise.

Nous ne manquions pas une journée de ce régal où Athalie, le roi Midas et d'autres héros, dont le souvenir m'est confus, furent des spectacles ayant chacun, sa valeur, et sa grandeur, interprétés par des acteurs de « l'ancien temps », qui jouaient la tragédie avec la rigueur et le feu, nécessaires à ce cadre exceptionnel... et qui paraîtraient bien « démodés » maintenant !

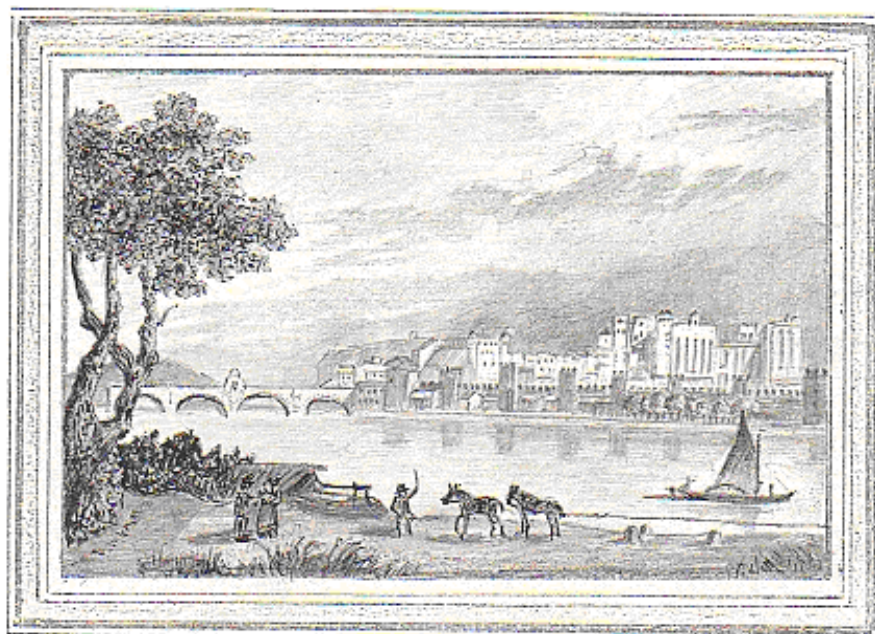


Vue de l'Arc d'Orange

Les coussins romains continuaient toujours leur danse à la fin du spectacle, mais, le dernier soir, alors que la foule, debout et criante, s'apprêtait à les lancer, tout à coup, elle s'immobilisa : un projecteur venait de faire surgir, subitement, sur la scène, une frêle silhouette, une arlésienne toute seule, devant ce mur si haut, dressé, immuable, portant, sous l'éclat de la lumière qui maintenant, l'inondait, les cicatrices de ses antiques sculptures.

Une voix, douce et pure, s'éleva, et, dans le grand silence, lança ce titre « La Coupo Santo ». Elle entonna alors ce chant de Provence, dans la langue qui fut, autrefois, la langue d'oc, et cette foule, folle de tout à l'heure, restée debout, maintenant figée, reprit le refrain, avec, pourrait-on dire, un rythme religieux. Ce chœur immense, s'élevant avec ferveur, dans la nuit, était une chose admirable et émouvante... Mais lorsque le dernier refrain se termina, l'enthousiasme éclata de nouveau, mais en applaudissements crépitants... et les coussins romains restèrent, ce soir-là, sur les gradins.

Combien de belles choses nos yeux ont contemplés, tant à Orange, avec son Arc de Triomphe qu'à Saint Rémy, à Arles, à Avignon où le Palais des Papes était alors transformé en Caserne, et dont on ne pouvait admirer, à cette époque que la belle silhouette de pierre s'élevant majestueusement, et de loin se reflétant dans le Rhône et dominant les antiques murailles qui entourent encore la ville.



AVIGNON



FONTAINE DE VAUCLUSE

Nos cousins Bedoin demeuraient à Sorgues, charmant pays dans la banlieue d'Arignon, arrosé par la rivière du même nom. Celle-ci surgit, à quelques kilomètres, de la célèbre « Fontaine de Vaucluse » dont le mystère de l'extraordinaire résurgence n'a pas encore été percé. Ce lieu, ainsi que la vallée de Malaucène, est situé au pied du mont Ventoux et évoque le nom de Pétrarque, ce poète italien du 14^{ème} siècle, dont les « canzoni » (poèmes) composés en l'honneur de la belle Laura da Noves, chantent ses charmes, ainsi que ceux de la Provence.

C'est donc tout près de ce cours célèbre que nous avons dîné, le 14 juillet, dans le jardin de la charmante maison, qui jouxtait l'usine de notre hôte, connue dans toute l'Europe, où l'on taillait « les pierres fines pour affûter les fins aciers ». Le repas fut très agréable, par ce beau soir d'été, et nous y fîmes connaissance des « chapons ». Servies avec la salade, ces grillades, que les convives eux-mêmes garnissent de beurre et d'émincées de gousses d'ail sont un vrai délice provençal... et je vois encore la mine gourmande du respectable Sénateur Guérin, confectionnant les siens d'un air de connaisseur ! Mais les musiques de la fête commençaient et Monsieur le Maire se dirigeait vers elle avec ses invités. Bal, manèges, stands, musique se terminèrent à la nuit par le feu d'artifice.

Aurait-on pu imaginer, alors qu'il se trouvait parmi nous, plein de gaieté, que, si peu de temps après, le fils de la maison serait enlevé en quelques jours par la terrible typhoïde.



Mais, nous voici bien loin de Siffren, de Jean Michel Bernard et de Jeanne Marie et de leurs descendants.

Il nous faut, comme maintenant, au cinéma faire un grand retour en arrière vers le dernier fils de Jean Baptiste Bernard, qui naquit à Carpentras, en 1784.

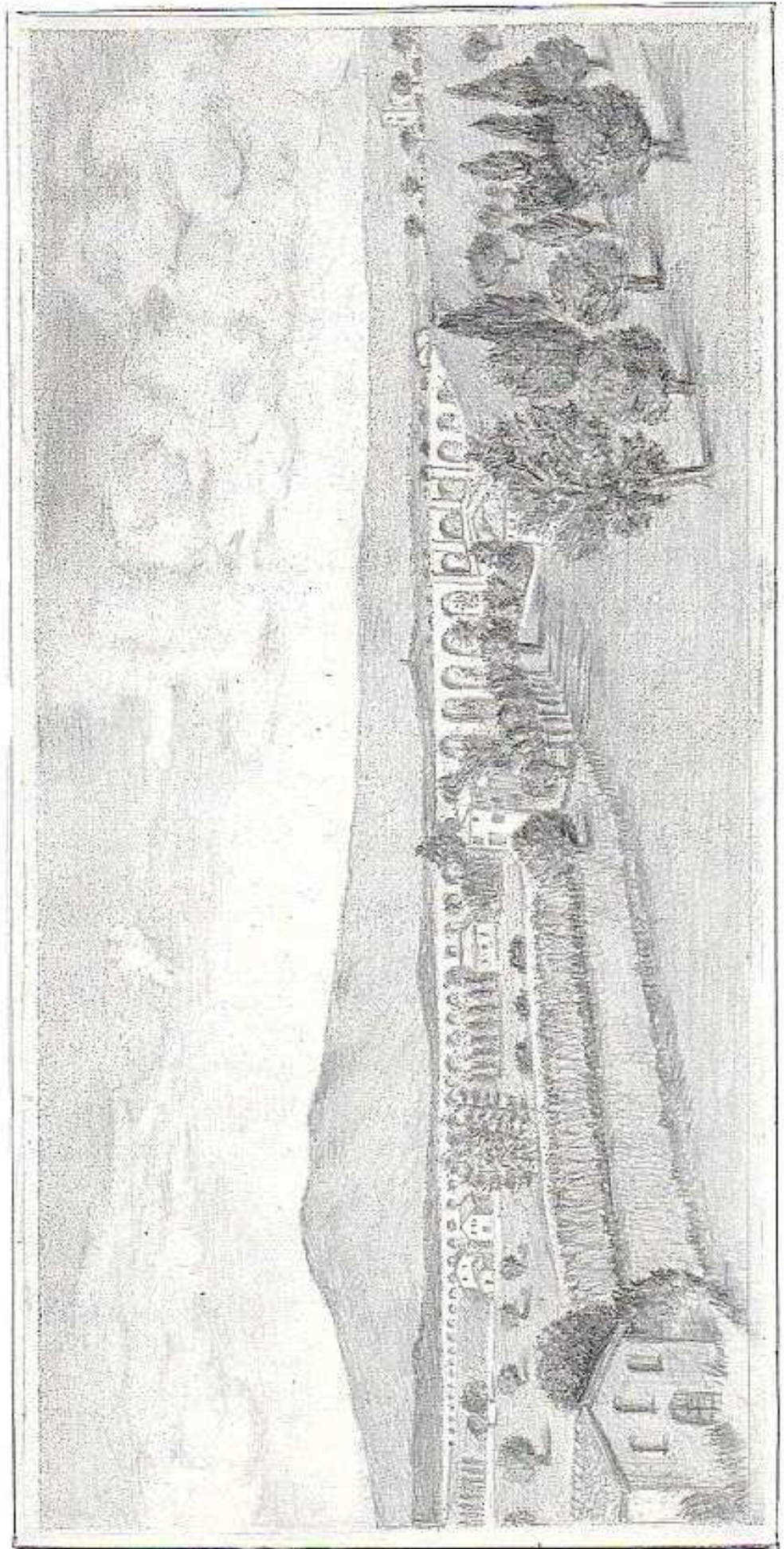
Cette ville typiquement provençale est très pittoresquement située sur une colline dominant la région, et entourée de beaux boulevards ombragés de platanes, d'où l'on découvre une rue qui embrasse toute la fertile plaine environnante, où s'étire longuement, comme un ruban clair, avec ses 48 arches, l'aqueduc de Carpentras, puis se fixe sur le Mont Ventoux, cette superbe montagne, dont la silhouette isolée, est massive à la base, élève vers le ciel ses 2000 mètres, formant un décor grandiose, dont l'aspect varie suivant les heures et les caprices de l'éclairage.

C'est donc là que, en 1793, Jean Benoît Martial Bernard, âgé de 9 ans, demeura avec ses trois frères et sœur, orphelins, après les morts peut-être tragiques de leurs parents.

Voilà alors, pour nous, le moment d'ouvrir le grand portefeuille de Maroquin vert qui depuis près de cinquante ans, est posé sur le piano, dans le salon. Avec ses larges soufflets, sa fermeture d'argent à serrure, les fers dorés de style empire qui l'ornent sur les bords, et son inscription Martial Bernard, il a belle allure.

Il pourrait probablement raconter beaucoup de choses sur la vie de celui qui le posséda !

Mais il gardera malheureusement presque tous ses secrets, car je n'y trouve qu'un très petit dossier datant de 1803. A cette date, il s'était donc écoulé 10 ans depuis ce printemps fatal de 1793, durant lesquels nous ne savons rien de l'existence des 4 enfants.



AQUEDUC DE CARPENTRAS

Celui dont nous nous occupons avait, en 1803, dix neuf ans, et, dans cette attestation il est qualifié de « Jeune Artiste ». En voici d'ailleurs le texte :

« Nous, soussignés, bibliothécaires de Carpentras, attestons que Monsieur Jean Benoît Martial Bernard, jeune artiste de cette ville, a fait présent à la bibliothèque, confiée à nos soins, d'un camée en caillou du Rhône, représentant en relief le buste de Bonaparte, avec cette inscription, en circulaire « Bonaparte, Premier Consul », et au revers, sur le champ, fait par Martial Bernard et déposé en la bibliothèque l'an XI (1803) »

« Que cette pièce a été jugée par nous, digne d'être placée parmi les objets rares et curieux que renferme notre musée : soit à cause du mérite de l'exécution, soit comme monument des heureuses dispositions et du génie de ce jeune homme, qui n'a reçu aucune leçon dans ce genre de travail.

« En foi de quoi nous lui avons délivré la présente attestation, à Carpentras, le « 2 juin 1807. »



Le second document est un article paru le 28 messidor an XII, dans la « Feuille Economique du Courrier Universel » et diffusé par le « Journal du Commerce politique et littéraire », dans le « Courrier des spectacles », le « Journal du soir », le « Publiciste » de la même date, dont voici le texte :

« Un jeune artiste de Carpentras (Vaucluse) nommé Jean Benoît Martial Bernard, a sculpté, avec un talent rare, et une grande ressemblance, la tête de l'Empereur, sur un « caillou roulé » de la petite rivière nommée l'Ouvèze, qui passe près d'Orange, non loin de l'Arc de Triomphe de Marius. L'artiste, l'ayant monté en bague, elle a été offerte à S. M. l'Impératrice Joséphine, par la députation du Vaucluse, venue à Paris, qui a eu l'honneur de lui être présentée, après l'avoir été à l'Empereur, dans une de ses dernières audiences.

Ceci devait se passer à Paris, au plus tôt en 1804, Napoléon n'ayant été nommé Empereur que cette année là, le 18 mai, par le Sénat.

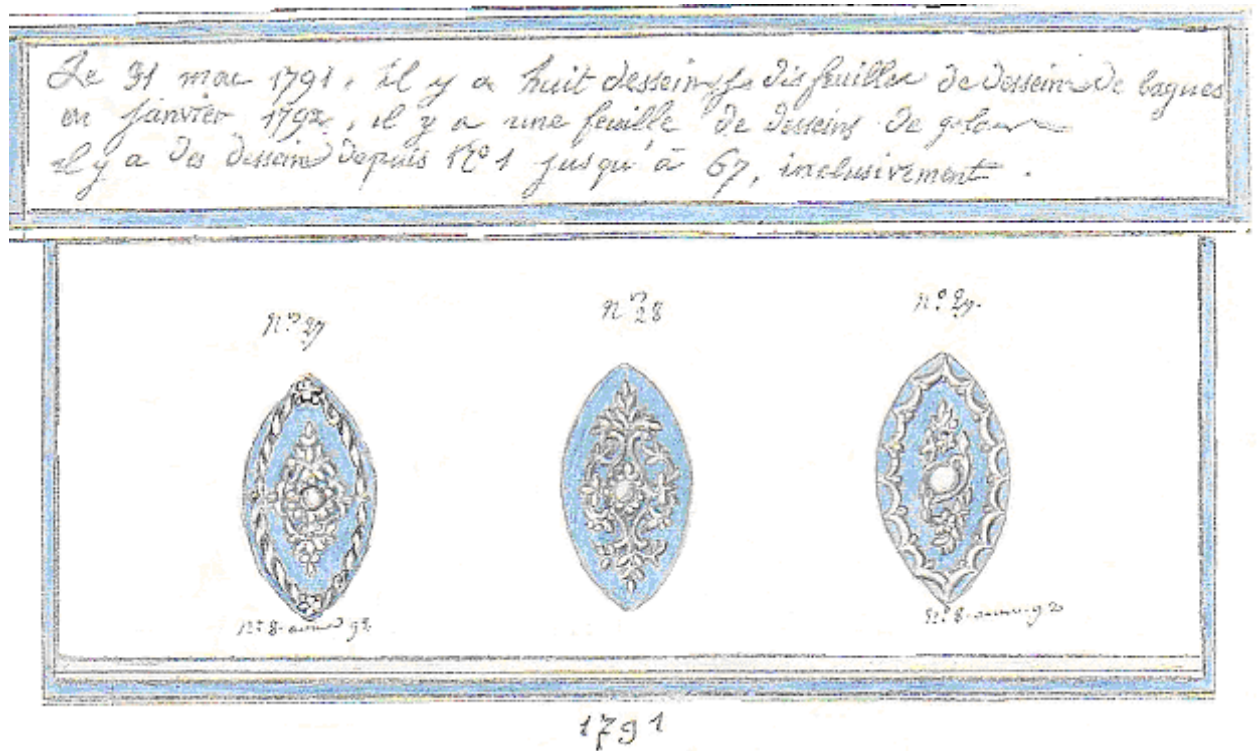
Un autre manuscrit confirme ces deux événements et ajoute : « Ayant abandonné la gravure, « il se fit joaillier », et ne tarda pas à devenir le premier ouvrier dans les ateliers de joaillerie de l'Impératrice. »

Mais, ayant quitté sa province natale, et arrivé seul dans la capitale, après un long voyage en diligence, qui dura peut être près d'un mois, nous ignorons quelles circonstances lui permirent de trouver à s'employer dans cette maison.

Car c'était une maison de très ancienne renommée dans laquelle il entra, puisque des renseignements assez imprécis, parlent de son existence vers 1760, durant le règne de Louis XV, ensuite, elle eût pour patron, au 21 cour de Karlay, au Palais, un premier Sibert, puis un nommé Cordier. A celui-ci, succéda en 1789, Louis Armand Sibert, né en 1749, qui transféra sa maison au 17 du quai Voltaire.

C'est chez le fils de celui-ci ; Henry Sibert que Jean Benoît Martial entra en 1812. L'origine si ancienne de l'atelier qui l'accueillit est prouvée, en effet par une quantité de dessins, présentés et collés à côté les uns des autres, sur de grandes feuilles de papier grises 44 cm x 33 cm, postérieures, certainement aux dits dessins.

Au dos de l'un d'eux, je trouve ces lignes, d'une écriture peut être vieille de 178 ans, datant du moment où a été constitué cette sorte de catalogue, qui débute, en effet, par les bagues, et comporte 67 pages, ou plutôt feuilles.



La plupart des dessins de bagues, dont les trois ci-dessus, portent la date de 1791, mais ceux là seuls sont colorés, les autres, tracés au crayon, également de nette inspiration Louis XVI, devaient aussi être composées d'un fond émaillé, garnis de ces délicats motifs de diamants.

On trouve aussi, vers cette époque, des projets d'épées, ornées de pierres nombreuses, comme celle-ci.

Henry Sibert, fils de joaillier, était devenu le gendre de l'orfèvre tabletier fort connu : Biemais. Mais revenons à son Père Louis Armand, et à son « catalogue » dont les plus curieuses pièces sont quinze projets en grandeur exacte, de devants de corsages, comme les élégantes en portaient du temps de Louis XV et de Louis XVI. Pour rendre plus riches les toilettes ces devants de corsages, qui finissaient en pointe à la hauteur de la taille, après avoir eu, auprès du décolleté environ 25 centimètres de large, étaient garnis d'ornements divers, formés en joaillerie avec des diamants, des perles ou des pierres précieuses disposés en guirlandes, en nœuds, en ganses, avec des boucles et des pendilles : on les appelait des Ferrets.



